

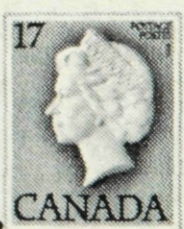
LA EN ROSE



**SI LA CRISE
T'INTÉRESSE!**



**UN PROJET
DÉRISOIRE...**



LA LIGNE JUSTE



**ET LA CHIENNE
À JACQUES**



**LE SPECTRE DE LA
RÉCUPÉRATION**





librairie des femmes

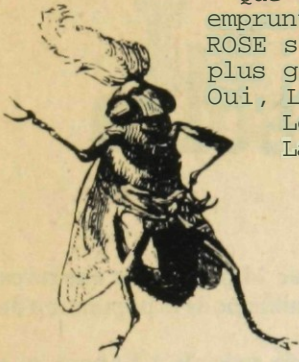
Librairie-café féministe

3954 rue St-Denis, Montréal

Heures d'ouverture : Lun. mar. mer., 10 à 6, jeu. vend., 10 à 9 et le samedi 10 à 5.

Tél. : 843-6273

"Que faisiez-vous au Temps Fou, dit la fourmi à cette emprunteuse ?" Pour un an, ne vous déplaie, LA VIE EN ROSE s'installe au coeur du TEMPS FOU. A l'image des plus gros, la concentration nous gagne. Oui, Le rosé est dans le temps
Le temps est en vie
La vie est en rose !



Sommaire

20

SI LA CRISE T'INTERESSE...

par Françoise Guénette
et Francine Tremblay

4

Editorial:
UN PROJET DERISOIRE

12

JOURNAL INTIME ET
POLITIQUE
par Francine Pelletier

22

AH ! COMME LA NEIGE
A NEIGÉ!

par Yolande Villemaire

5

LA LIGNE JUSTE ET
LA CHIENNE A JACQUES
par Monique Dumont

Une application du
"Personal is political"
des féministes américai-
nes. A chaque parution de
LA VIE EN ROSE, l'une
d'entre nous ouvrira les
pages de son journal.

Une nouvelle inédite

25

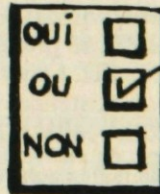
UNE FILLE A MODE
SE PENCHE SUR SON
PASSE
par Ginette Loranger

LA JOURNÉE D'UNE
HUITMARTIENNE
par Chantal Sauriol

Pouvons-nous éviter
de "parler mode" ?
A deux, elles n'y
sont pas allées de
mains mortes !

i4

LE REFERENDUM:
SOUVERAINES ET
ASSOCIEES, NOUS
REPONDONS A LA
QUESTION



A chacune son 8 mars...

8

EN REPRISE: des extraits
d'une communication de
LA VIE EN ROSE, au collo-
que de l'ICEA sur les
mass-médias.

16

LE SENS DE LHUMOUR
OFFICIEL: BYE BYE !
par Sylvie Dupont

L'humour des Bye Bye ne
résiste pas au décalage,
encore moins à l'analyse.



10

LE SPECTRE DE LA
RECUPEPATION
par Camille Raymond

Malgré la menace,
le féminisme fuit des
petits.

18

MON PRINCE, IL Y A
QUELQUE CHOSE DE POURRI
DANS LE ROYAUME DE LA
PAIX SOCIALE
par Claudine Vivier

Quand les éditorialistes
prennent la population
en otage.

MADLEINE LEDUC



La vie en rose
un inséré de 24 pages au
coeur du Temps Fou
mars-avril-mai 1980 vol. 1
n° 1

Équipe de production

Andrée Brochu
Marie Décary
Sylvie Dupont
Ariane Emond
Lise Moisan
Francine Pelletier
Claudine Vivier

MAQUETTE

Andrée Brochu
Marie Décary

COLLABORATION

Textes

Monique Dumont
Françoise Guénette
Camille Raymond
Chantai Sauriol
Francine Tremblay
Yolande Villemaire

Illustrations

Madeleine Leduc
Ginette Loranger
Nicole Morisset
Lise Nantel
Micheline Pelletier

Photos

Suzanne Girard

Correction d'épreuves

Suzanne Bergeron
Louise Bonnier

LIAISON

Ariane Emond

Administration

Louise Desmarais
Suzanne Ducas

Publicité

Claude Krynski
Louise Legault



ÉDITORIAL

un projet dérisoire

La vie en rose est un projet dérisoire, un misérable 24 pages dans une revue qui tire à 6 000 exemplaires et rejoint à peu près un millième de la population du Québec.

La vie en rose n'aura pas de télex, pas d'envoyée spéciale à Kaboul, ni à Téhéran. Sauf exception, personne sur Les Lieux. Nos Sources seront généralement aussi mal informées que celles de tout le monde : nous dépendrons nous aussi des grands média. Notre premier numéro se dit rétro, mais ce n'est qu'une figure de style parce que tous les autres vont l'être autant : de trois mois en trois mois, nous suivrons, et de loin, le cours des Événements. Pas de local, pas de permanence, pas de salaires. À **La vie en rose**, il n'y aura pas de patrons, pas d'employées. Pas de grand mandat politique. Pas d'autre hiérarchie que celle de l'énergie investie. Pas d'autres raisons d'y travailler que le plaisir de dire personnellement et collectivement notre façon de voir la vie.

Tant mieux si des femmes et des hommes s'y reconnaissent, nous y comptons évidemment. Mais tant mieux aussi si d'autres tiennent à s'en distinguer. Pour nous cette discordance est nécessaire et même indispensable.

Parce qu'avec **La vie en rose**, nous tâcherons justement de faire, à contre-courant dans un monde où les communications sont de plus en plus centralisées et uniformisées, une presse subjective, une presse d'opinion. Nous ne prétendons pas cerner la réalité ou lui faire suivre une ligne ; nous nous contenterons de regarder et de commenter le monde qui nous entoure sans chercher refuge derrière les paravents sacrés de l'objectivité et de la représentativité. Nous ne chercherons pas à véhiculer des certitudes ; simplement nous indiquerons les pistes qui se présentent à nous.

En effet, **La vie en rose** est un projet dérisoire. Pourquoi pas puisque chacune de nos existences l'est aussi et que cela ne nous empêche pas de vivre. Nous voulons rendre compte d'un peu de cette vie.

Bien des gens tentent de faire croire que le féminisme n'est qu'une mode ; certains ajoutent même qu'elle passera bientôt. Nous souhaitons que la naissance de **La vie en rosé** prouve une fois de plus que le féminisme est loin d'être triste et stérile, que les féministes sont bien vivantes et entendent le rester.

S.D. pour
L'équipe de production

Les manuscrits qui sont acheminés au comité de lecture de LA VIE EN ROSE doivent nécessairement être accompagnés d'une enveloppe de retour pré-timbrée et pré-adressée, sans quoi ils ne seront pas retournés.

Pour nous rejoindre, laissez votre message à la permanence du TEMPS FOU (tél. : (514) 842-7420) ou écrivez-nous à l'adresse suivante : 4329 Henri-Julien, Montréal, P.Q. H2W 2K7



La ligne juste et la chienne à Jacques

par Monique Dumont

« La Mode a éclaté » dit la Mode des années '70.

« Elle est maintenant l'expression de la femme libre, heureuse, la femme qui vit des douzaines de vies différentes (sic), à la maison, au travail, le soir, à la campagne, à la ville, et plusieurs autres pour le plaisir. » (Vogue)

N'est-ce pas plutôt cette femme de magazine qui a éclaté en douzaines d'habits différents, autant d'habits qu'elle a de vies, autant de modes que de lieux fréquentés, tour à tour ethnique, classique, glamour, secrétaire de direction, nostalgique, hollywoodienne, disco ; la Mode nomme son répertoire, délimite et investit notre garde-robe et nos rêves. ET TOUT ÇA FAIT PAS MAL DE DÉMODÉES.

VARIATIONS SUR L'UNIFORME

La Mode bavarde beaucoup sur les vêtements. Il semble même que tout ce bavardage soit nécessaire à sa survie commerciale. Entre l'acheteur et le vêtement s'interpose un voile de mots qui donnent du sens à ce dernier et c'est le sens autant que le vêtement que nous achetons, en même temps que la reconnaissance par un groupe social particulier. Comment et par qui voulez-vous être vus ?

L'habit le plus abondamment parlé dans les années '70 ainsi que le plus massivement porté a été le jeans. Nous avons endossé le jeans jeune, égalitaire, contestataire ; le jeans unisexe, androgyne et terriblement sexe, mâle, viril ; le jeans qui bien qu'essentiellement masculin • accentue la sexualité féminine », le jeans qui « fait les plus beaux culs du monde ». Il a aussi été contre-culturel, rejet de la morale petite-bourgeoise, commu-

"Une fille à mode se penche sur son passé"

par Ginette Loranger



ca c'est
quand j'
crouais au
boarillon,
c'est dans
l'temps
que j'ai
commencé
à prendre
la pilule
pis à sortir
avec
Roger

avec Roger...
Quand chus partie en commune



nautaire, peace and love, libre, etc. Bref, nous n'avions qu'une vie et c'est jeune et en jeans qu'il fallait la vivre. Le marché s'est emparé de ce vêtement au tissu résistant et durable, deux qualités fort détestées dans le commerce, et il lui a fait subir des modifications de détail, mais saisonnières, pour assurer sa circulation. On a donc joué sur la ligne : la taille s'est portée très haute et ajustée ou très basse, ceinturant les hanches ; la patte a connu diverses transformations : ligne droite avec pli apparent, ligne droite sans pli apparent (jambe ronde), patte éléphant, retour à la ligne droite mais avec revers et finalement, fuseau ; la longueur de la patte s'est promenée du « ras le sol » jusqu'au genou, le pantalon roulé sur ou dedans la botte, en passant par le style corsaire, roulé à la mi-jambe. Autant de variations, autant d'achats. Le beau d'aujourd'hui est aussi sûrement le laid de demain que la nuit suit le jour.

Autres variations, cette fois-ci non plus **sur** le jeans mais **autour**. Le jeans restait immuable, ce qui l'accompagnait déterminait le style. Deux modèles ont été fort répandus dans les années '70 : le modèle « prolo » et le modèle « au boutte ». Le « politique » et le « flyé ». Le premier, dans sa ligne la plus pure, puisait tous ses éléments dans la garde-robe du travailleur, non seulement le jeans mais aussi la chemise à carreaux et la botte de construction. C'était un modèle bien de chez-nous tandis que le deuxième, le « flyé », avait beaucoup voyagé. Il venait d'Est et du Sud en passant par la Californie et il nous est arrivé avec une forte odeur de patchouli ; l'odeur a disparu, le modèle est resté. Blouses, sandales, colifichets, fichus et châles indiens, ponchos et blouses brodées sud-américaines, manteaux et vestes afghanes, caftans, djellabas, burnous arabes, tous ces accessoires exotiques se sont déployés autour du jeans qui demeurait le pivot central.

Les deux modèles ont aussi fait des emprunts à l'artisanat local : châles et vestes crochetés, tricotés et

cuirs de toutes sortes, et ils complétaient leur garde-robe d'automne et d'hiver au Surplus de l'armée. Finalement, après un certain temps, diverses transformations et échanges multiples, ils donnèrent naissance à un troisième style : le « tout confort ». Ce fut l'union du politique et du flyé. Les variantes de cette nouvelle mode ont été assez nombreuses, le jeans a été fortement ébranlé par le velours côtelé mais il est demeuré, et les chaussures et les chemises ont quand même conservé le pouvoir de marquer le style. Ainsi il s'agissait de sophistiquer un des termes, remplacer la flanelle à carreaux par de la soie par exemple, ou la botte de construction par la botte cosaque, pour que ce modèle « tout confort » devienne un modèle « de sortie ». Ces avantages indubitables en font encore un des derniers bastions de la résistance au disco et au rétro. Durera, durera pas ?

Le rétro : quand l'histoire se répète sur notre dos.

De la grand-mère à l'épingle à nourrice punk, les cinq dernières années de la Mode nous ont fait faire un rapide survol du siècle en même temps qu'une sorte d'ontogénèse à rebours. Il y a fort à parier que la prochaine mode sera ballon : style bébé dans le ventre maternel. Notre civilisation se cherche-t-elle une Mère ? Ou un abri nucléaire ?

En 75 donc, le tout nouveau c'est le vieillot : estival, pastoral et rural, la cousette romantique, grand-maman à la campagne. Longues jupes en voile de coton, tulles légers, dentelles ajourées, chapeaux de paille, rubans à trou-trou, volants et ombrelles, c'était ici la vague Laura Ashley. Ça bucolait ferme dans les rues de Montréal et on a dû apprendre à « pincer joliment dans le gras du tissu, à hauteur de la cuisse, pour monter et descendre un escalier



ou un trottoir ». (Châtelaine, juillet 75). Avec ça, la sandale, le sabot ou le pied nu se portaient très bien, et la petite lunette cerclée de métal. Après le bucolique, ce fut l'écologie et le début du marché du vêtement recyclé : les frusques, les fripes, les hardes, à la mode des années '30. Retour du satin, du crêpe de Chine, des jupons de dentelle et des dessous froufrouants, des capes en velours usé, des bas de plumes et des gants en filet. La jupe raccourcissait, les talons s'élevaient. Nous ne ressemblions plus à grand-maman, mais à la grande soeur de maman, durant la crise.

Ensuite, toujours rétro mais plus loin dans les années '30, avec quelques incursions dans les années '40 et '50, c'est la mode actuelle, celle de maman, à laquelle s'ajoute quelquefois une petite note futuriste, dans les combinaisons 'cosmonautes' ou les robes du soir 'spatiales', car il faut bien être de son temps. C'est la mode 'Sylvie hôtesse de l'air' avec son petit bibi, sa veste courte et cintrée, les épaules aux carrures élargies, la jupe fourreau et fendue, les souliers très hauts. Et pour le soir lorsque Sylvie s'envoie en l'air, le disco, qui nous rappelle curieusement certains traits des « high school girls » des années '50, notre grande soeur et sa queue de cheval, celle qui s'est mariée au début des années '60 sur un air de boogie-woogie pendant que montait la mode ou l'anti-mode beatnik ainsi que montait, pareillement et autrement, si fatiguée, la mode punk fin '70, les cheveux dressés sur la tête et l'épingle à nourrice aux fesses.

Hors de la Mode, ? Nous avons presque souhaité l'uniforme en '70 pour échapper à toutes ces modes, ces choix multiples, cette surabondance de vêtements, ce surharcèlement des vitrines, de la publicité, des magazines. Allons-nous rêver à l'arbitraire en '80, un individu, une mode, un jour ? Ou continuer à suivre la Mode à petits pas, ni trop devant ni trop derrière, petit morceau par-ci, petit morceau par-là ? Peut-on se situer hors de cette course où, de toutes façons, il est établi que l'âne ne

rattrapera jamais la carotte ? L'image sera toujours devant, et nous derrière.

Le mardi gras ? Pourquoi pas.

Inventons une fête, que ce soit la fête de la Chienne à Jacques ! Un grand bal costumé, un véritable Mardi gras où toutes les attifées, les fagotées, les affreuses, les démodées des modes, ou encore les monochromes, les drabes, les ternes, les ordinaires, s'emparent du grand Ricanement de la Mode (et son insidieux ah, ah, y as-tu vu l'air) et le retournent contre elle, une fois par année, dans une sorte de défrustration collective bouffonne, une énorme débauche de mauvais goût. Ce serait le soir des Saturnales vestimentaires, le sabbat des Démodées. À l'honneur, tout ce qui retarde et qui détonne.

Pour les années '70, un défilé : hot pants et bas culottes bronzants, souliers Patof, patte éléphant, sandales scholl, soutien-gorge pigeonnant, petite culotte en papier et pourquoi pas, bigoudis chauffants. Toutes les couleurs qui restaient au fond du lavabo dès le premier lavage. Tous ces acryliques, nylons, banlons, phentex et autres outrages à la fibre naturelle. Le cuir marshmallow. Le style madame alors que le chic était à l'allure juvénile, « au boutte » puis « too much ». Le style endimanché quand il était de mise d'avoir l'air prolo, négligé et déboutonné. Seraient aussi conviées à cette fête les éternelles déprimées à la lecture des magazines de mode, toutes celles qui n'auront jamais la tête qu'il faut ou le corps au point, les malaisées de l'apparence, les inassouvies du désir de paraître ; toutes les femmes de trente ans qui ont l'air d'en avoir trente ; toutes les femmes d'un « certain âge » qui portent la ride, la cellulite et le sein tombant, ces raturées, effacées, biffées de la Mode ; tous ceux et celles, La grande fête du Désuet — la Mode de l'année dernière.



Ce texte a été présenté par LA VIE EN ROSE, lors d'un colloque sur l'accès à l'information dans les mass-medias, organisé en novembre dernier par l'Institut Canadien d'Education des Adultes (ICEA). Voici, tels qu'ils sont parus dans Le Soleil du 11 décembre 1979 des extraits de cette communication.

De quoi brûler ses petites culottes

Il faudrait être de mauvaise foi pour prétendre que les média ne parlent pas de féminisme. "Êtes-vous féministe?" est dorénavant une question qu'on peut adresser publiquement à n'importe quelle femme, qu'elle soit mécanicienne, romancière ou mannequin.

Les média tolèrent un certain féminisme institutionnalisé ou très personnalisé. Ils supportent beaucoup plus mal l'existence d'un mouvement autonome et puissant contrôlé par des femmes et impossible à encadrer, surtout si ce mouvement prétend parler haut et fort

La censure Institutionnalisée"

Depuis plus de 10 ans, la question de l'avortement a fait couler beaucoup d'encre; été comme hiver, le sujet est toujours d'actualité. Sauf exception, on l'aborde du point de vue de la controverse, du dilemme moral. Ce dont les média ne parlent à peu près jamais, c'est de la situation réelle des 25,000 femmes qui doivent avorter chaque année et de la lutte organisée des femmes pour le droit à l'avortement libre et gratuit. Voyons comment Us réussissent ce petit tour de passe-passe.

Le comité de lutte pour l'avortement libre et gratuit existe depuis 1974 et en janvier 1978, H mettait sur pied la Coordination nationale pour l'avortement libre et gratuit, regroupement d'une trentaine d'organismes dont 2 centrales syndicales, des groupes populaires et, évidemment, de nombreux groupes féministes.

Ces deux groupes ont toujours consacré énormément d'énergie à publiciser la lutte non seulement pour informer et mobiliser les femmes mais parce que cela est indispensable à la création d'un rapport de force avec nos adversaires.

La nécessité est la mère de l'invention. Avec les années, nous sommes devenues expertes dans l'art des conférences de presse. Nous avons appris à jouer la carte du spectaculaire, à rédiger telbec et communiqué, à établir des contacts privilégiés avec certains journalistes... bref, à nous débrouiller. Si nous comparons les résultats obtenus par d'autres groupes aux nôtres, nous pouvons dire que nos efforts n'ont pas été inutiles. Nous avons réussi à établir notre crédibilité. Il nous arrive

parfois de passer pendant 45 secondes aux nouvelles de 6 heures et d'avoir 2 ou 3 articles dans les journaux du lendemain. Pourtant ces résultats deviennent vraiment absurdes et dérisoires si on les évalue en fonction de la somme de travail considérable qu'ils ont demandé. C'est ce que nous appelons la censure institutionnalisée.

La censure ouverte

Mais les média ne répugnent pas à la censure ouverte. Ces quelques anecdotes vous le prouveront

• Lévesque et les évêques

Nous avons toujours cru que faire passer une lettre ouverte dans un journal était d'une simplicité enfantine. En juillet 78, l'Assemblée des évêques du Québec faisait parvenir à René Lévesque une lettre condamnant l'avortement et la création des cliniques Lazure. Cette lettre fut reproduite dans tous les journaux. Notre cher premier ministre s'était alors empressé de leur répondre par une lettre, évidemment reprise par tous les quotidiens, où il déclarait se réjouir du dialogue amorcé et leur répondre par une lettre, évidemment reprise par tous les quotidiens, où il déclarait se réjouir du dialogue amorcé et espérer poursuivre cette collaboration, etc. etc. A notre tour, nous avons écrit à M. Lévesque mais notre lettre i nous ne devait pas être très catholique parce qu'aucun journal n'a accepté de la publier. Quelques milliers de femmes ne doivent pas déranger les hommes sérieux quand ils discutent d'avortement entre eux.

• L'action 100 femmes

Le 9 juin dernier, les Pro-Vie réunis en Front commun pour le respect de la vie et toujours aussi subtils, décidaient de miser sur l'Année internationale de l'enfant et de répandre leurs photos de foetus en couleurs sur papier glacé lors d'une fête dont le thème était "Laissons venir l'enfant, l'enfant de Dieu, l'enfant de l'homme*."

Nous décidons de réagir. Comme nous étions convaincues qu'une simple conférence de presse de dénonciation passerait inaperçue, nous avons imaginé quelque chose de plus spectaculaire. Une déclaration en faveur de l'avortement libre et gratuit: **LES FEMMES NE SONT PAS NEES POUR SE SOUMETTRE, NOUS AURONS LES ENFANTS QUE NOUS VOULONS**, signée par 119 femmes, toutes très connues au Québec, dont Lise Payette, Louise Harel, Pauline Julien, Jeannette

Clipping de LA VIE EN ROSE

Québec, Le Soleil, mardi 11

Bertrand, Rose Ouellette, etc.. ainsi que la plupart des femmes journalistes de La Presse et du Devoir.

La déclaration -devait être rendue publique lors d'une conférence de presse de la Coordination nationale le 7 juin. Cette fois, nous étions sûres d'être couvertes: notre message était clair et simple et nous ne manquions pas de têtes d'affiche. Mais quand même méfiantes, nous avons acheté 1/4 de page d'espace publicitaire à La Presse et au SOLEIL, au coût respectif de \$1.200. et \$800. Dans les deux journaux, maquettes et chèques ont été reçus et acceptés une semaine d'avance. On nous avait assuré qu'il n'y avait aucun problème et que notre espace était réservé pour le 9 juin, un samedi. Le 7 juin, nous apprenons que La Presse refuse de publier l'encart publicitaire sous prétexte que nous ne pouvons produire les signatures des 119 femmes... Du petit boss en plus gros boss, nous avons appris que l'ORDRE venait d'en haut, à savoir de l'illustre créateur de la famille Plouffe, M. Roger Lemelin lui-même.

Et comme ces gens-là marchent la main dans la main, le vendredi soir à 8 heures, nous apprenons que le SOLEIL refusait également de nous ouvrir ses pages.

Des sources généralement très bien informées ont confirmé nos soupçons: le lobbying de Pro-Vie avait fait son effet une fois de plus. Quant aux pressions exercées par quelques dizaines de nos signataires nos plus influentes, elles n'ont réussi qu'à bloquer les lignes téléphoniques de la direction de La Presse et à exaspérer Lemelin, Sisto et cie.

De justesse et on ne sait par quel miracle, nous avons réussi à la dernière minute à faire passer l'encart au Devoir et au Journal de Montréal. Et pour ceux que ce genre d'histoire ne convainc jamais de l'existence de la censure, voici l'épilogue.

La semaine suivante, nous contactons le président du syndicat des journalistes pour discuter des mesures à prendre. Comme Roger Lemelin avait déjà refusé à ce syndicat de La Presse le droit d'acheter

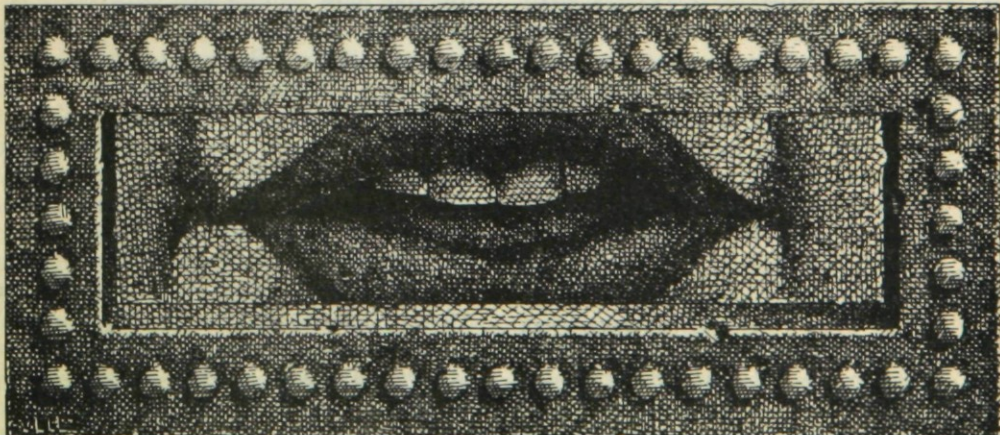
de l'espace publicitaire pour répondre à son inoubliable bilan de la grève publié à la une du journal, et que l'affaire était en appel devant le Conseil de presse, nous envisageons à notre tour la possibilité de porter plainte devant cet organisme. Nous en répançons la rumeur. Deux jours plus tard, Roger Lemelin convoque à son bureau une journaliste signataire, lui explique qu'il a bien réfléchi et lui demande de nous transmettre la proposition suivante: il accepterait de publier l'encart gratuitement, sans exiger les signatures, à condition que nous en modifions le texte et que nous adoptions plutôt la formulation suivante: **CETTE GRAVE DECISION NE CONCERNE QUE NOUS-MEMES** (sic).

• Battered Wives

Voici un dernier exemple car on pourrait les multiplier à l'infini. Celui-ci est peut-être le plus symptomatique.

En novembre 78, deux centres de femmes battues, Refuge et Assistance aux femmes, organisent une manifestation pour dénoncer le groupe de punk rock: 'Battered Wives' qui encourage ouvertement la violence faite aux femmes et vante les mérites d'Hitler et de Mussolini. 200 personnes manifestaient pacifiquement devant le cinéma Saint-Denis quand les policiers sont arrivés, les ont encerclés et matraqués. Bilan de l'opération: plusieurs blessé(e)s et 54 arrestations, soit la plus grosse arrestation depuis les événements d'octobre. Le lendemain, des entrefilets dans les journaux donnaient à penser que le groupe Battered Wives était un groupe de femmes battues. Personne ne comprenait pourquoi les féministes se chicanaien entre elles. La conférence de presse du surlendemain et celles qui ont été organisées par la suite n'ont jamais réussi à convaincre les médias de traiter l'affaire autrement que par quelques entrefilets incompréhensibles. Les 54 personnes arrêtées ont été accusées et trouvées coupables d'avoir troublé la paix. Leur cause est actuellement en appel.

Des silences comme ceux-là sont dangereux.



LE SPECTRE DE LA RECUPERATION

par Camille Raymond

Ces jours-ci, un des sujets chauds de discussion chez les groupes de femmes, c'est la Récupération. On en parle soit pour exorciser la peur qu'on a, soit pour sophistiquer encore davantage nos ripostes, ou encore pour dénoncer « toute collaboration avec l'ennemi ». Ceci pour dire que c'est une question sujette à controverses parmi nous, féministes et militantes depuis un certain temps. Que nous ne soyons pas toutes d'accord dépend à la fois de notre lieu d'action et de notre « tendance ».

Cependant, aux personnes qui nous voient déjà comme Daniel dans la fosse aux lions, c'est-à-dire mangées vivantes, « récupérées », nous répondons que si nous les avons écoutées, nous serions enterrées depuis longtemps.

L'ÉPÉE de DAMOCLÈS

La récupération est l'épée de Damoclès pour tout mouvement se disant révolutionnaire, parce qu'une fois celui-ci déclaré « récupéré », c'est la paralysie. Ce jugement « ex otiticio » est paralysant pour plusieurs raisons : d'abord, parce qu'il signifie la défaite, et même plus, la non-possibilité d'emprise sur cette défaite. Être récupéré signifie n'avoir plus rien à dire, s'être battu pour rien, s'être trahi nous-mêmes. C'est la manifestation d'une réaction de crainte indiquant la peur d'être épuisable. Aussi, parce que le mot « récupération » est un mot piégé, c'est une notion accablante face à laquelle on n'a aucun recours. Elle fait appel à un système de références impliquant une sorte de doctrine de la révolution ne permettant aucune



« hérésie » ; un système de références toujours plus fort que nous comme quand on dit « ah ! c'est la nature humaine », à propos d'un comportement qui nous échappe. Pour ces raisons, et surtout parce qu'elle nous coupe l'herbe sous le pied avant même que nous ayons eu le temps de voir sur quoi nous le posions exactement, on peut dire que cette notion relève d'une démarche idéaliste.

Cependant pour nous, toutes ces années de lutte nous ont appris l'importance de bien saisir chacun des moments. Par exemple, en ce moment, parler en termes de gains et de reculs, parler de période d'incertitude, de crise économique, de montée de la droite, correspond davantage à notre réalité que de parler de cette notion abstraite qu'est la récupération (du mouvement des femmes).



La récupération c'est normal ou les hommes et le savon à vaisselle

Que les différents pouvoirs s'approprient certaines de nos revendications, notre vocabulaire, et les déforment afin de les faire servir à leurs propres desseins, c'est « normal ». Cela signifie que ce que nous disons a de l'importance et remet leur pouvoir en question. Ce sont là les armes de l'adversaire ; mais nous ne sommes pas à un désir, à une revendication près. Que le savon à vaisselle puisse se vendre mieux avec un homme en tablier signifie tout simplement qu'ils nous vendent mieux leur camelote s'ils tiennent compte de nous, qu'ils ne peuvent rester complètement indifférents face à nos revendications sur le partage des tâches ménagères.

De même que nous pouvons dire à propos des réformes, si minces soient-elles, que nous comptons dessus ; que le réformisme ne nous menace pas tant qu'il nous permet l'acquisition de certains gains ! Et c'est de prendre les femmes pour des idiots ou des « confuses » que de penser que nous sommes satisfaites de ces gains (en admettant qu'ils en soient), ou que même nous les croyons définitifs.

Et, si la « satisfaction » de nos revendications minimales nous permet de mieux faire ressortir l'essentiel de nos luttes, l'essentiel de nos luttes ne se résume pas à des réformes. Ce que nous voulons, c'est le contrôle de notre vie, et nous sommes les seules à pouvoir le prendre.

La gauche et nous et les dégâts du capitalisme

La droite en tant qu'adversaire s'approprie certaines de nos revendications, idées, etc. pour les mettre en boîte en quelque sorte, et pour parfois réellement désamorcer certaines de nos actions. Qu'elle avance avec ses gros sabots, ou plus subtilement, nous la voyons venir, nous nous y attendons.

Mais la gauche, parlons de la « non-marxiste-léniniste », celle qui est la plus proche de nous, la plus susceptible d'être notre « alliée », celle avec qui nous sortons, dans la rue pour les manifestations ou le samedi soir pour aller aux vues, donc la plus difficile à « dénoncer », comment réagit-elle ? Comment nous « récupère-t-elle ? » Ou plutôt comment nous récupèrent-ils ?

Leur première tentation sera de mettre les luttes féministes et d'autres luttes comme les luttes écologiques, dans le même sac. Ils les considèrent

comme **scientifiquement périphérique** au lieu de **justement secondaire**, pour se dissocier des m.-l.², analyse qui ne change rien à la façon de voir la question, c'est-à-dire avec autant de mépris. Si leur remise en question du marxisme-léninisme est plus fondamentale, ils présenteront nos luttes comme de nouveaux terrains de lutte, essentiels à une critique du capitalisme et de ses dégâts ainsi qu'à une redéfinition du socialisme.

Et le mouvement des femmes, considéré comme le plus important, sera vu sinon comme le sauveur de l'humanité, artisan du paradis sur terre, du moins comme le principal instrument de la transformation des rapports humains, en nous laissant tout le travail comme d'habitude. Mais, le mouvement des femmes n'est ni un nouveau terrain de lutte, ni un instrument au service de l'humanité. Ce qui est en jeu, c'est le rapport fondamental des femmes au patriarcat.

Deuxième tentation : une fois reconnue la nécessité **de la lutte des femmes** ils voudront s'accrocher ou s'appuyer sur celle-ci, ayant perdu leur base à eux, depuis la polarisation suscitée par les groupes m.-l. Alors, en se cherchant de nouvelles alliances, ils nous ont trouvées — heureusement pour eux — et tant mieux s'ils y trouvent quelques inspirations.

Cependant, avant qu'ils ne revendiquent la cogestion de nos luttes, avant qu'ils ne nous accusent de les infantiliser en voulant s'occuper seules de nos affaires, nous posons les questions suivantes : quand les hommes s'occuperont-ils eux-mêmes de leur contraception et cesseront-ils de s'inquiéter seulement de celle de leurs blondes ? (avec l'accouchement c'est plus facile, ça a l'avantage de valoriser leur virilité cf. le film *Une naissance apprivoisée*). Quand deviendront-ils « objecteurs de conscience » à la guerre perpétuelle qui nous est faite par le viol ?

Alors, si nous trouvons agaçant qu'on nous dise récupérées, c'est parce que nous ne nous sentons pas épuisables même si nous sommes épuisées par le militantisme gris. Ce que Ton a découvert de fondamental à travers les pièges que l'on nous tend et les ripostes que nous faisons, c'est notre terrain réel de lutte. Ce que l'on a appris c'est à reconnaître nos peurs et celles qui nous sont faites parce que nous ne sommes pas à l'ordre. Ce que l'on a appris, c'est à démystifier le spectre de la récupération comme notion elle-même récupérante et à ne pas nous laisser enterrer vivantes.

¹ suscitée entre autres par les Colloques sur la violence organisée par le P.Q.

¹ marxistes-léninistes

Journal intime et politique

par Francine Pelletier



Février, en bon augure, me dépose ailleurs : New York la bien-aimée. New York où je tente de conjuguer travail payé (interviewer des gros publicitaires américains) et travail gratuit (découvrir la vie en taxi, le beau monde du Village, l'asphyxie à Manhattan et le café infect des Dunkin' Donut). Le jour, le « big business » qui se fait un plaisir de fouiner dans tous les coins du monde tout en serrant sur son coeur l'American Way of Life, m'abasourdit par sa candeur puérole. La nuit, dans les rues immondes de Chinatown, des femmes artistes, féministes, chômeuses aussi, qui ont tout pour me ressembler et me faire mieux respirer, me demandent tout aussi candidement : « How do you know you're French »? On boude ma différence. Elle n'a ni queue ni tête pour un peuple d'immigrants qui s'efforce de croire à la terre promise.

Je sens la métamorphose d'un pays en voie d'épuration. Marlborough Country devient un champ de granola. Et pour les femmes qui veulent avorter, une merveilleuse alternative : le Tennessee Farm se charge de vous, de l'enfant que vous ne voulez pas mais que vous finirez par garder tellement la vie pure des vertes étendues est assainissante. Dangereuse et mystifiante terre d'Amérique avec sa trôlée de Kennedy dont les bons mots nous arrivent soufflés par les vents de Three Mile Island. Uncle Sam still wants you.

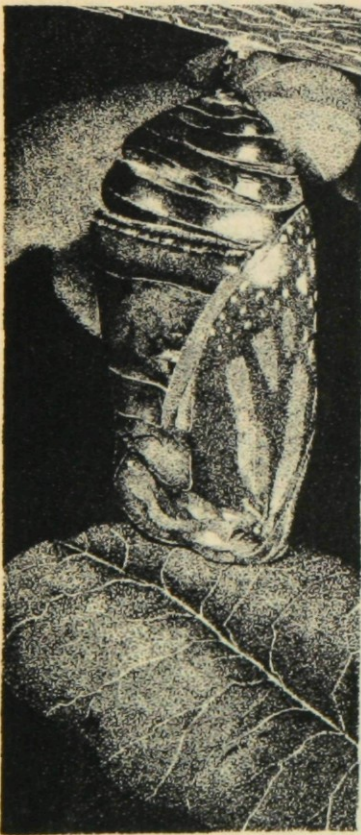
Mars, tu es déjà trop dur. L'amertume des Fées est dans l'air et « Célébrations » au TNM, rappelle que chaque année il semble falloir tout recommencer. Trois semaines plus tard, le procès des femmes qui ont dénoncé Battered Wives débute, confirmant le goût qu'ils ont de se moquer éperdument de nous toutes. Même Kate Millet, revenue de ses longues marches avec des milliers d'Iraniennes, n'y peut rien. Dans les salles soignées et fort polies de McGill, on manque de se faire sauter dessus par les Iraniens (ne)s du PCC-ML. Le désarroi s'empare de moi. À voir brandir l'intransigeance de ceux/celles qui ont « raison », je nous sens tous sombrer dans une profonde futilité.

Entre-temps les « gens du pays » sont toujours à se blottir sur leur nationalisme genre folklorique. Sauf qu'il a presque épuisé son air « cute » de famille. Des gens qui m'entourent, moi, personne n'ose souffler mot sur le référendum, sur le grand « élan historique » qu'on est sensé perpétuer. Ce pays semble se découvrir une pudeur insoupçonnée.

Le printemps n'en est pas vraiment un, dit ma soeur. Je me laisse convaincre de partir pour Cuba où j'aurai droit au soleil, d'abord, à scruter cette fameuse terre révolutionnaire, ensuite. Je me retrouve parquée dans un enclos à touristes reluisant de bebelles, choquant par son incohérence avec un entourage délabré, où on me chante « Fidel dans la montagne ». Cher Fidel, DIS-NOUS CE QUE NOUS DEVONS FAIRE DE PLUS MAINTENANT, clament plus loin les vitrines de La Havane ; Fidel, non seulement t'as oublié de dire, à l'époque, que c'était une révolution socialiste que tu faisais, t'as oublié de faire ravalier ce tenace machisme dans sa splendeur latine ; Fidel, te rends-tu compte que la seule façon d'éloigner ta nuée d'hommes c'est de leur dire que je suis Russe?...

Je rentre au pays avec soulagement, emportant aussi tout l'étonnement de ma condition de touriste qui m'accorde impunément un droit de regard ne m'appartenant jamais aussi complètement une fois rendue chez moi.

Le vide a des façons sournoises mais sûres de s'installer autour de soi. Voilà que même mon militantisme flanche et se met à ressembler à de disgracieuses petites culottes entortillées à mes chevilles. Il y eut un temps où j'ai cru exorciser tous mes bobos pernicieux à coup de féminisme. Or je me sens devenue une sainte horreur : une féministe mal dans sa peau.



Janvier. Me débattre avec l'hiver et l'âge qu'il me confère inévitablement étant née en plein coeur de la froidure (tout juste si je ne rebondissais pas dans les langes du p'tit Jésus). Derrière une apparence d'inactivité (le chômage), me débattre avec ma vie en mal d'organisation : après avoir hiverné 3 ans dans le cocon du féminisme, je me dois de devenir quelque chose comme un papillon.

L'été n'est l'attente que ça finisse. R. qui disait toujours que l'été était la saison la plus invivable, qui depuis son adolescence à Miami n'avait cessé de se déplacer toujours plus au nord, meurt, écrasée sur une route du Nord. Tous les étés ressemblent-ils à l'angoisse?

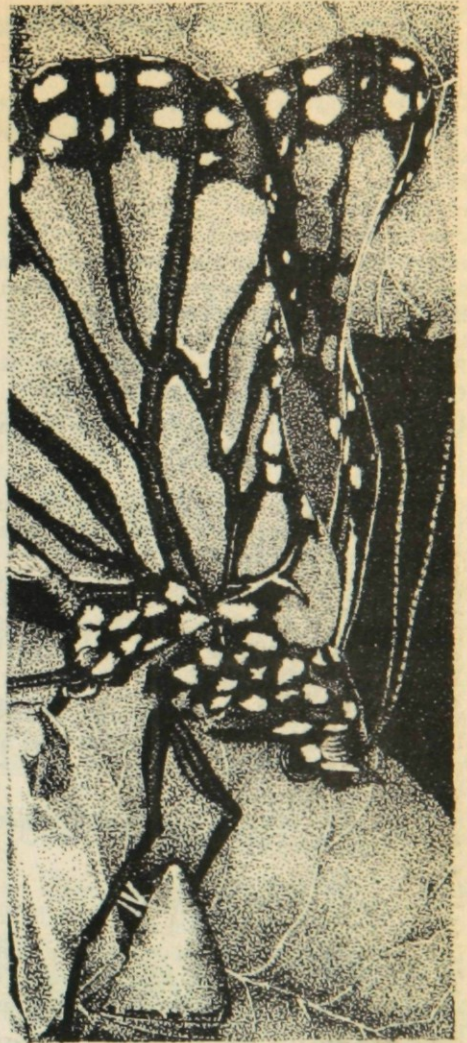
26 août 1979 : départ pour l'Espagne. Jamais j'aurai tant voyagé en un an. À croire que les aspects disparates de ma vie s'entendent pour me choyer. Ma mère cette fois m'entraîne pour une réunion de famille. Voyage inquiétant et irrésistible à la fois au pays qui, malgré lui, me ramène à la mort. Il semble que chaque fois que j'y mets les pieds, je risque de tuer quelqu'un ou de me faire tuer. Quoique je ne peux m'empêcher de jongler avec l'idée de mourir émietée par une bombe dans l'aéroport de Madrid, cette fois, c'est la mer sauvage de Torrevieja qui m'attend. Un homme tranquillement assis sur les rochers me regarde me noyer. Presque. Autrement, aucun remous. Ici, l'isolement et l'attente qui me poursuivent se mêlent bien à l'aridité de ces champs de poussière, à cette réserve plutôt polie des gens. Ça sent la vieille misère apprivoisée. Miss Espagne 79 déclare qu'elle se considère une femme « normale » parce qu'elle « aime cuisiner et elle est parfois jalouse ». Madre mia, la trahison est partout. La Corrida où ton âme espagnole aurait voulu se réjouir d'effusion, de cérémonie et de sang, n'est que dérision. Quelques petits cabotins se prenant pour des déités ambulantes ne font qu'exaspérer, et finissent par mutiler, un taureau qui ne demande qu'à mourir tranquille.

Je trouve intolérable qu'on prenne plaisir à exacerber ma pauvre conscience avec une telle désinvolture. Intolérable d'apprendre que « les Pershing et les Cruise vont coûter 5 milliards » (les Pershing et les Cruise étant les missiles « dernier cri ») alors que ce qu'il me faudrait c'est un moyen subtil mais inexorable pour figer dans l'âme les coquerelles de ma cuisine. Intolérable que le directeur de Newsweek avoue tout bonnement, à propos des prises d'otages à Téhéran, que si l'Iran est capoté, les États-Unis le sont probablement aussi. Les rapports de force entre les hommes me terrorisent parce que, de leur propre aveu, ils relèvent de la folie.



L'hiver est bel et bien revenu. Les cris de désespoir de ma voisine portugaise s'intensifient avec le froid. Moi qui pensais en avoir fini avec l'usure de la famille, je suis témoin du massacre quotidien des tendres époux de cette bâtisse. L'année se désagrège à vue d'oeil. Le Parlement dit bye-bye à Joe sans que ça dérange personne. Trudeau le chéri, après s'être assuré que les femmes du pays le pleuraient bien, revient à la charge. Pour me consoler, le maire de Montréal nous promet, cette fois, une cité du cinéma « Hollywood here he comes ». Et les réfugiés de la mer ont droit à un Noël québécois en règle. La consommation se porte bien, malgré les menaces. Les blindés soviétiques aussi, malgré les menaces. 1980 est à ma porte avec sa promesse d'une décennie « incertaine ». 1980 sonne mes 30 ans et ma capacité de rire et de pleurer à volonté.

Cher journal : d'où me vient cette folle énergie?



Illustrations : Micheline Pelletier

Votera, votera pas?

par Claudine Vivier

On avait décidé, voyez-vous, de pondre un texte sur le référendum qui bouclerait la rétrospective sur un air de suspense, ça fait dix ans que ça se précise et qu'on attend... Sauf que,

c'est pas très inspirant

c'est même platte à mort

malgré nos efforts, nos tentatives nombreuses nos discussions ont vite pataugé dans l'ennui la grisaille de l'attente a bouffé l'intérêt la soupe n'a aucun goût.

Pour le suspense, il faudra repasser.

Qui lirait un article sur le référendum?

Depuis que l'historique question nous fut révélée l'intérêt est tombé, sans faire de bruit l'indifférence...

Comme au cinéma quand un imbécile raconte la fin du film.

Ils n'auraient jamais dû nous donner la question si vite on n'en avait pas besoin ;

il fallait garder la surprise jusqu'au bout. On aurait pu faire un article épatant.

Comme surprise d'ailleurs, on a déjà eu mieux c'est du simili

de l'ersatz de référendum

pour les indécis (les autres s'arrangeront avec leurs troubles).

Une petite question savamment concoctée, bien longue

votez oui, si ça ne peut pas vous faire de bien, ça ne peut pas vous faire de mal non plus.

Référendum en douceur, événement désamorcé, le gadget du P.Q. a perdu tout son punch.

Pourquoi voter?

L'important c'est pas la question.

Oui, mais c'est la question aussi.

D'accord, mais c'est pas l'indépendance alors.

Ça l'est un peu, en arrière, avec la gueule à Claude Ryan pour se faire peur, et la perspective de sombres années si le oui est balayé.

Le secret de l'isoloir s'est répandu partout : personne n'ose annoncer ouvertement son choix

le oui à contrecœur

le non déshonorant

l'abstention inutile, insignifiante parce que non reconnue comme geste politique.

On va voter sans joie, sans choix.

On a beau savoir que le sort du Québec ne se joue pas dans une urne, on pense que cette fois-ci, ce n'est pas tout à fait la même chose. On essaie de s'en convaincre et on a un peu honte.

On a perdu la perspective le préjugé favorable au PQ

a pris le bord

les lois spéciales nous font trop faire de grimaces.

On devra se contenter d'un oui tactique

pas très enthousiasmant

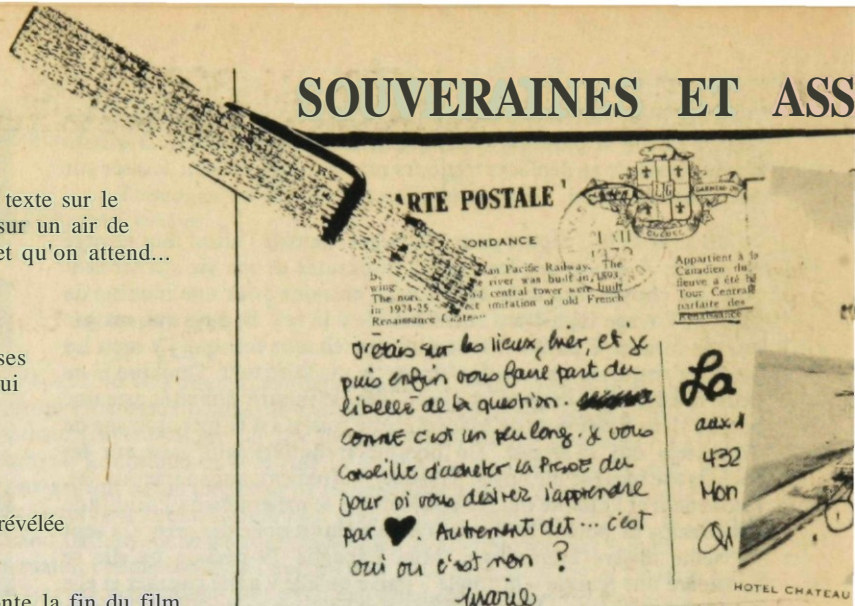
le sentiment d'un geste politique dérisoire.

Surtout quand on n'a jamais été convaincue de la signification du bulletin de vote tous les quatre ans manipulé en cachette

après le cirque des campagnes, majorettes et poignées de main pour mandater sans contrôle des sires aussi tristes les uns que les autres.

Excusez, je me trompe de cirque. Ce qu'on peut être sollicitées aujourd'hui !

SOUVERAINES ET ASS



Notre correspondante était sur les lieux

par Marie Décary

Jeudi, 20 décembre 1979, trois heures p.m., aujourd'hui ce n'est pas le voile du temple qui se déchire, c'est Lévesque, le Premier Ministre qui dévoile sa question. Je suis à l'Assemblée Nationale, surplombant cette arène, cette fosse où les lions même vieillissants bêlent au lieu de rugir. Il y a parmi eux de belles toisons frisées mais pas beaucoup de moutons noirs.

Je pense au merdier mondial dans lequel nous nous enfonçons grâce aux dirigeants de ce monde qui sont, et ce, je l'ai encore entendu aux dernières nouvelles de la voix de Bernard Derome, majoritairement des hommes, majoritairement possédants et de préférence actionnaires, de toutes races et couleurs à l'extérieur mais blancs en dedans.

Je rage, j'ai envie de mordre et que ça fasse mal. J'ai envie d'être là, au pouvoir. J'ai envie de voter pour Claire Brassard, Diane Létourneau, Pauline Julien, Sonia chatouille Côté, en précisant que ni moi ni ma soeur n'avons porté au pouvoir Solange Tapis-Volant, Margaret Thatcher, Indira Gandhi. J'ai envie de me présenter, n'étant ni plus ni moins

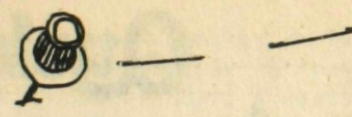
OUI ou NON? Qui sait?

par Ariane Emond

Voilà, une fois de plus les sondeurs sont lâchés. Après avoir cherché pendant des mois LA question fatidique, c'est désormais LA réponse qui les obsèdent. Leur devise : connaître aujourd'hui ce qu'on cochera demain. Mais c'est précisément là le hic : on ne sait pas trop bien...

Si le sort nous désigne, leur indiscretion nous glace. Traqué(e) au bout du fil, on improvise une réponse pour remplir le blanc et qu'on nous laisse en paix. Après tout, ils verront bien. Dans le temps comme dans le temps...

OCIEES, NOUS REPONDONS À LA QUESTION.



Un livre si blanc...

par Sylvie Dupont

Mariné étape par étape dans l'eau de Javel de la prudence, le bleu a déteint. Le livre est blanc, aseptique, pussilanime et grandiloquent. Qui aurait cru en 70 qu'il porterait le sceau d'un gouvernement majoritaire et qu'on s'ennuyerait à le lire ? En 70, on parlait d'Indépendance et le mot avait de la gueule. On le conjugait avec action et subversion, à l'exemple des noirs américains; on se prenait pour des panthères, des nègres blancs.

Vague réminiscence, le livre est blanc. Très blanc. Blanc de mémoire. 200 siècles d'histoire oubliée. Minorités de la page 61, ce n'est pas vous le peuple élu. À bon entendeur, salut! Mais rassurez-vous **RIEN D'HUMAIN NE NOUS EST PLUS ÉTRANGER COMME COLLECTIVITÉ**. Alors, en toute humanité **LES COMMUNAUTÉS AMÉRINDIENNES ET INUITS QUI LE DÉSIRENT JOUIRONT, SUR LEUR TERRITOIRE, D'INSTITUTIONS (...)**. Désirer jouir d'institutions, ça prenait des technocrates pour y penser! Louis Riel a blanchi, lui aussi, sous la plume omissive des auteurs du livre. Mieux vaut oublier les métissages historiques et redonner bon teint à ceux qui ont lutté **POUR LA SURVIE DES COMMUNAUTÉS FRANCOPHONES DE L'OUEST**

En 70, on disait « pas de libération des femmes sans libération du Québec, pas de libération du Québec sans libération des femmes. »

Le livre est blanc. Blancs-becs : **ILS SE DONNÈRENT LE NOMBRE QUI LEUR MANQUAIT EN 1760**. Voilà, maintenant on peut écrire fièrement **LA NATION QUÉBÉCOISE, C'EST UNE FAMILLE QUI AURA BIENTÔT 400 ANS**. En effet, ça fait 400 ans que les femmes de ce pays bercent une revanche jamais prise. Le livre nous promet **LA PARTICIPATION DES FEMMES A LA CROISSANCE ÉCONOMIQUE (...)** AU COEUR MÊME DU PROGRÈS SOCIAL, DU DEVENIR COLLECTIF comme s'ils venaient de l'inventer. Et des **RÉFORMES**, et des **MESURES**. ÉGALITÉ ET INDÉPENDANCE, l'oeuf a deux jaunes pour faire passer le blanc du mandat et il risque de pourrir sur une tablette.

Mais le livre est aussi blanc de peur. **QUE DIRAIENT-ILS ET QUE PENSERAIENT-ILS DE NOUS, S'IL FALLAIT QUE NOUS RECULIONS CETTE FOIS-CI?** Gavée d'Hydro-Québec, de cidre, d'amiante et d'uranium, de Manic, de Baie James, de caisses Desjardins et de bières, privée d'exercice, cette liberté rêvée, la belle Indépendance, a pris de la bédaine **UNE PATRIE OU NOUS POURRONS VIVRE EN MAJORITAIRES, AVEC L'INCOMPATIBLE SENTIMENT DE SÉCURITÉ, DE NORMALITÉ QUI EN DÉCOULE**. De toute beauté.

A vrai dire, je n'ai jamais eu très envie d'un avenir de Bénélux et, chaque fois que je l'entend, le mot souveraineté-association me fait penser aux chapeaux les plus hideux d'Elizabeth. Pourtant, il semble qu'en juin ce sera le seul chemin et il faudra que je porte ma croix jusque dans l'urne. Après tout, les taches se voient mieux sur le blanc que sur le drabe.

vertueuse qu'un député moyen, une femme blanchie en dedans au même titre que les autres avec, à l'occasion, une goutte de sang ou de sueur en plus. Mais je voudrais être là, assise en bas au milieu des complets gris. Ils ne sont pas tous également méchants ou retors, certains d'entre eux pourraient même être dignes de confiance ! Mais elles sont trop peu nombreuses. Elles, et à six ne peuvent pas, prises dans le pot-au-feu national, rendre compte de toutes nos tendances, de tous nos espoirs, tous nos projets, de nous toutes puisque nous ne formons pas, non plus un bloc monolithique, puisque nous ne sommes pas LA femme mais des femmes encore sans pouvoir à qui le programme « d'égalité des chances » n'offrira bientôt que celle d'aller mourir au front.

Et j'écoute la question distraitement, sachant que je pourrai la lire in extenso, le lendemain, à la une de tous les journaux. Le moment est quand même émouvant, c'est comme assister au 100e but de Guy Lafleur au Forum au lieu de le voir en reprise à la télévision. J'écoute distraitement la question, sachant depuis 10 ans que je voterai oui ; au même moment, l'incorruptible M. Ryan se prépare à répondre : « No thanks ! »... n'ajustez pas votre appareil, malgré les apparences, ceci n'est pas un « replay »...

Les sondeurs calculent et restent sur leur appétit : les sondages se suivent et se contredisent.

Pauvres sondeurs! Pourquoi ne pas chercher ailleurs la réponse tant convoitée? Pourquoi ne pas sonder ceux qui sont les mieux placés, ceux à qui des milliers de gens confient en toute candeur leur cœur et leur « look ». Ceux qui tout en faisant tomber les boucles savent si bien ramasser les confidences. Ceux qui ont appris, à force d'y jouer, ce qui se cache dans la tête des autres.

**Oui ou non ? C'est pourtant bien connu!
Seul ton coiffeur le sait.**



Quelques notes sur le sens de l'humour officiel: Bye Bye!

par Sylvie Dupont

Quand on l'a vu, on le raconte; si on l'a trouvé drôle, pour en rire encore, si on l'a trouvé niais, pour montrer jusqu'à quel point. Quand on ne l'a pas vu, on se le fait raconter, de gré ou de force. Le Bye Bye est passé dans nos moeurs et comme toutes les institutions, il est maintenant inévitable.

A chaque nouveau Bye Bye, une seule unanimité: celui de l'an dernier était meilleur. Avec le temps, les Bye Bye entrent dans la légende. Celui de 70. La veille du Jour de l'An, il neige. Guimond en soldat protège une maison de Westmount. Thompson, le propriétaire anglais sort et lui offre du scotch. Les deux hommes sympathisent et le soldat confie qu'il vient de St-Henri "là, en bas, où il n'y a pas de lumières". Puis, la scène de l'escalier, le super-numéro d'acteur dont tout le monde a tant parlé. Jamais soldat de 70 n'aura été aussi attendrissant. Révolte, insurrection appréhendée, arrestations, emprisonnements, ni vu ni connu. Bye Bye écarte la réalité et la vie, retient le pittoresque et fabrique de beaux souvenirs.

73. Grèves du Front commun. Dodo en Michel Chartrand: imitation magistrale.

76. De toute l'histoire des Jeux olympiques, il ne reste que Dodo en future Nadia Comaneci. Pirouettes habiles pour que la poussière ne fasse pas trop de bosses sous le tapis...

Bye Bye a ses vedettes, ses têtes d'affiche, ses préférés, toujours les mêmes: ceux qui font la une, ceux qui font les nouvelles. De 70 à 74, les Créditistes sont une mine d'or: ils chuintent. En 72, Caouette donne un conseil à son fils Gilles: "Pour faire un bon discours, il faut une bonne idée. Après, c'est facile, tu la répètes 3 fois".

Bye Bye applique scrupuleusement le conseil. De 70 à 74, Bourassa revient tous les ans en marionnette: de sa femme, de Marine Industries, d'Ottawa, de United Aircraft. Lévesque fume et tousse pendant 10 ans. Lise Payette est drôle bien sûr à cause de sa grosseur. Trudeau a des déboires avec les femmes. Drapeau est mégalomane, mégalomane, mégalomane. A partir de 73, les Conservateurs prennent la relève des Créditistes. Dorénavant, c'est à eux qu'on fera dire "électeurs, électrices, électricité". Ils ne chuintent pas mais leur fort accent anglais fera l'affaire.

Malgré tout on rit, parce qu'on n'a pas trop d'une heure pour prendre une revanche, si mince soit-elle, sur ces salauds qui se moquent de nous à coeur d'année, sur le même écran. Une heure, gracieuseté de Radio-Canada et d'une compagnie de bière, juste de quoi chatouiller nos instincts de profanation et nous donner un peu l'impression d'avoir le dernier mot.

Des valeurs sûres pour un rire sain.

Farces sur les tapettes. Tous les ans, sauf exception, on y revient allègrement sans fausse pudeur. Les tapettes sont ridicules, qui oserait dire le contraire.

Farces sur les femmes. D'abord, farces de cul évidemment. (Devinette: Qu'est-ce qui arrive si on greffe les seins de Françoise Gaudet-Smet à Twiggy? Elle marche à six pattes.) Et puis inlassablement, le thème des marâtres: elles écrasent les

hommes, les réduisent au silence. On rit de la marâtre ou du lâche qui se laisse faire, au choix. Lise Fayette et ce pauvre Fauteux. Version rajeunie de la marâtre, la féministe, la femme "libérée" va plus loin: elle attaque, viole, met enceinte, etc...

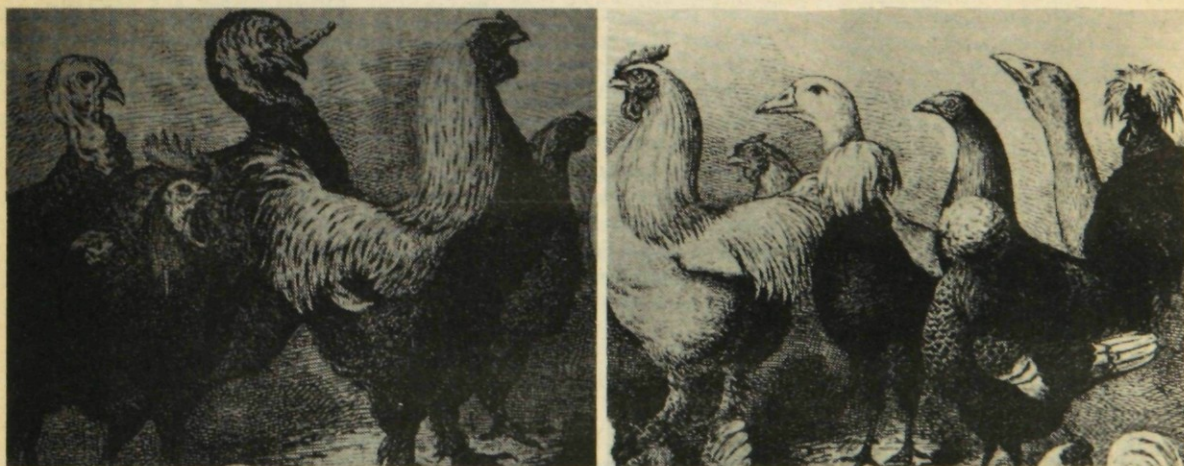
Farces sur les immigrants, les "néos". Surtout les Italiens. Godmother en 72, Godfather en 75, tous dans la Mafia. Les immigrants de Bye Bye ne parlent pas un mot de français. En 76, une femme blanche accouche d'un bébé noir, souvenir de la Super Francofête! 79, les Arabes parlent "petit-nègre", on leur offre Flora en chador...

(Discrimination? Mais voyons, on fait des farces, vous n'avez pas le sens de l'humour.)

Bye Bye, au fil des ans, remplit sa mission. Un humour de Société d'Etat se doit d'approuver sans réserve le gros rire gras de la majorité silencieuse. Sa marge de manoeuvre est étroite, normalité et conformité servent de garde-fous.

Un soupçon de critique. Les polices conspirent, mettent le feu, posent des bombes et ouvrent les lettres. De toute façon, tout le monde le sait et personne n'aime la police. Prudence toutefois, les policiers de Bye Bye n'arrêtent jamais personne, ne battent pas, ne matraquent, ne tuent pas. Tout au plus, ce sont de sombres idiots: ils ont lâché l'école en 7e année.

De sombres idiots, comme la plupart des politiciens, comme les journalistes, comme le 10, comme tous ceux sur qui Bye Bye n'a rien à dire et surtout ne veut rien dire.



A ma connaissance, aucune évolution. Bien sûr, on flaire le vent: dans les premières années, Bye Bye était féroce avec les féministes, plutôt cool avec les syndicats. Maintenant, c'est le contraire. Pour combien de temps encore?

Tout cela bien emballé dans l'obsession: caricatures éculées, simulacres de jeux-questionnaires, de téléjournaux, de résultats de loteries, de chansons sur l'air de, plumes et paillettes, beaux costumes, beaux maquillages, beaux décors. Résolument américain. Rires en "cans".

Bye Bye: un signe des temps. Notre société est civilisée, notre rire aussi. Les bonnes traditions se perdent et ça ne se fait plus de lancer soi-même des tomates et des oeufs pourris aux gens qui nous emmerdent. En bonne démocratie, on délègue son pouvoir, puis son humour. Malgré toute sa lourdeur, insidieusement, le rire officiel s'infiltré en nous. Nous reprenons ses blagues, ses victimes deviennent les nôtres. On en vient, nous aussi, à épargner le ridicule qui tue aux grands absents des Bye Bye: P.D.G., cadres et petits boss, machos de tout poil, hétérosexuels normalisants et bien-pensants, racistes avoués ou subtils, etc., etc.... Peu à peu, privé d'imagination et de liberté, notre rire dépérit. Il est inquiétant de constater que par les temps qui courent, le mot ayatollah suffit souvent à nous dérider...

Mon Prince, il y a quelque chose de pourri dans le royaume de la paix sociale

par Claudine Vivier

Vous avez sans doute déjà remarqué combien il était difficile de trouver dans la presse écrite québécoise la moindre information sur les petits conflits de travail locaux, à moins d'avoir la patience d'éplucher le cahier des sports ou celui des petites annonces classées. Ce silence contribue d'ailleurs à renforcer l'isolement de ces luttes qui se passent généralement dans le secteur privé, et à affaiblir encore plus les grévistes impliqués face à un patronat fort. Par contre, quand il s'agit de conflits sociaux plus larges et plus spectaculaires, la machine journalistique va se mettre en branle pour couvrir l'événement et jouer le rôle qui représente pour elle sa raison d'être, c'est-à-dire « informer » et refléter ce qu'on appelle l'opinion publique. En effet, les média d'information n'ont pas d'opinion, c'est bien connu, et ce doit être pour cette raison que l'on a inventé le concept d'opinion publique, si flou, si élastique et partant si pratique.

Quand les enjeux d'un conflit sont énormes, comme les négociations et les grèves du Front Commun des secteurs public et para-public (qu'on pense au rôle de « locomotive » que peut jouer le Front Commun par rapport au secteur privé), les journaux vont y consacrer premières pages, premiers cahiers, éditoriaux et articles multiples. Depuis le fin de 1978 et tout au long de 1979 se sont succédés des titres et des éditoriaux alarmistes, créant un climat de peur qui va culminer à l'automne 1979'.

LA MAJORITÉ SILENCIEUSE NE MÂCHE PAS SES MOTS

« Retirez-leur le droit de grève ! »... « Dictature syndicale au pouvoir ! »... « Des actes d'une abjecte lâcheté ! .. (2/11/79). « Il y a du communisme là-dedans ! » (30/10/79). C'est ce ton indigné que la Presse a étalé à pleines pages durant les négociations du Front Commun et la grève de l'Hydro-Québec, pleines pages de lettres de lecteurs s'entend... En effet, messieurs Prince, Adam, Cormier et consorts affichent leur bon sens offensé et leur peur des troubles sociaux d'une façon plus distinguée dans leurs éditoriaux. La hargne anti-syndicale un peu hystérique de « leurs » lecteurs leur fournit en contre-point l'occasion

de démontrer leur intelligence de la situation, leur fermeté et leur civisme à toute épreuve.

Heureusement qu'on a eu deux lois spéciales pour boucler l'année dernière, ça rassure. Mais le climat n'est pas sain, il y en a encore qui sortent, voyez les écoles, et on peut pleurer sur le sort des pauvres écoliers sauvagement jetés à la rue par un froid pareil.

QUAND LES CHAMPIONS DE LA PAIX SOCIALE EN APPELLENT À L'ORDRE

« Vers un nouveau chaos social »² ... « Une grève qu'il faut éviter »³ ... « Combien l'État paiera-t-il sa paix ? »⁴ ... « Un autre hold-up contre le gouvernement » ... Les titres d'éditoriaux se suivent et se ressemblent. Dans le grand branle-bas de la mobilisation générale contre les grèves et la « barbarie » syndicale, il faut amener la population à coups de



tambour, quitte à adopter au besoin un ton guerrier.

On parle allégrement d'« état d'alerte », de « champ de bataille », de « climat de guerre ». Entendons-nous, il s'agit de guerre civile, de guerre sociale (on n'ira jamais par contre jusqu'à parler de lutte de classes, mon dieu!); la grève est présentée comme une entreprise de terreur avec prises d'otages (les enfants, les malades, la population) et rançons (les demandes syndicales). « (...) la population, pendant tout ce temps, se sentait sans défense devant les syndicats qui la tenaient à leur merci » (V. Prince, édito du 17/11/79). On parle tout à coup des petits, des sans-grades, pour pouvoir s'indigner en leur nom et au nom de la justice sociale (eh oui !) du fait que ce sont eux les premières victimes de l'irresponsabilité des chefs syndicaux. Dans la même veine, on oppose secteur public et secteur privé en affirmant que c'est aux dépens de ce dernier que le secteur public obtient ses gains et qu'il en a déjà bien assez (vive l'égalité par le bas). Les

contribuables (petits toujours) bénéficieront aussi de cette touchante sollicitude, et on brandira à l'occasion la menace de la révolte des payeurs de taxes américains et la proposition 13 de l'État californien pour ramener les syndiqués à des revendications plus modestes.

LE FRONT COMMUN VERSUS LE QUÉBEC

Cependant, si on alimente la psychose de la guerre civile en jouant la carte du terrorisme, on table aussi sur le scénario plus ancien (et singulièrement réactualisé depuis peu) de la guerre classique : on mobilise la nation elle-même comme en témoigne ce gros titre sur trois colonnes dans la Presse « Tout le Québec se prépare à la grève générale » (10/11/79). C'est la fibre nationaliste que l'on va chatouiller dans ce cas, en évoquant la communauté d'intérêts de TOUS les Québécois(es) et en appelant à l'union sacrée : « Le Québec doit se serrer les coudes »⁶.

On n'insistera pas sur l'anti-communisme qui transpire bien souvent, que ce soit en éditorial, dans les lettres de lecteurs ou dans les déclarations du premier ministre. Cette arme de propagande est

devenue si éculée qu'il n'est pas très utile de s'y attarder.

Relativement à la notion de manipulation, il faut aussi signaler ce tour de passe-passe très habile qui consiste à opposer la base des syndicats aux états-majors ; on détourne alors ce qui pourrait être une critique de gauche de la bureaucratie syndicale pour la faire entrer dans un discours anti-ouvrier de droite. Bref, les syndiqués sont trompés par leurs directions¹.

Pendant les deux mois que durera la période de négociations et de grèves du Front Commun, on fera flotter sur toute l'information s'y rattachant un climat de film-catastrophe et on entretiendra soigneusement cet effet en jouant sur la peur et sur tous les réflexes irrationnels sur lesquels s'appuie la manipulation et l'idéologie conservatrice en période de crise. La notion de population-victime qui voit s'abattre sur elle un fléau incontrôlable fait appel aussi au personnage d'un sauveur, en l'occurrence l'État Fort, à défaut de superman. « Mais les gouvernements devront apprendre aussi à faire preuve de fermeté, à se montrer plus conscients de leur rôle de protecteurs du bien commun. » (V. Prince, 17/11/79). Quant au droit de grève dans le secteur des services, que toute cette campagne de presse vise à remettre en question, on lui a fait perdre sa légitimité.

Dans le secteur public, on renvoie le droit de grève des employés dos à dos avec un autre droit, celui des usagers, à une propriété illusoire des usagers sur les services, et on fait se confronter allègrement ces deux droits, ce qui permet de faire l'économie d'une lutte commune contre l'État.

¹ *Affrontement majeur en 1979, La Presse* 9/12/78. « Syndicalisme et extrême-gauche : 1979, une année d'affrontements ? » *La Presse* 30/12/78

² *La Presse*. 17/11/79

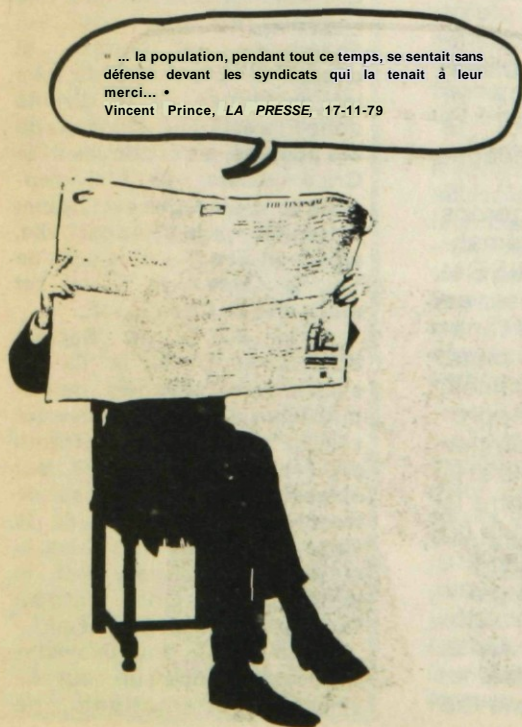
³ *La Presse*. 30/11/79

⁴ *La Presse*. 21/11/79

⁵ *La Presse*, 1er/11/79

⁶ *La Presse*, 17/11/79 : « Où allons-nous entre Québécois ? » *Libre opinion de M. Champagne-Gilbert*.

⁷ *La Presse*. 29/11/79 : « Témoignage d'un syndiqué de la base : pourquoi je suis contre la grève. -



SI LA CRISE T'INTERESSE

ENROLE-TOI DANS LES FAC*

par Françoise Guénette
et Francine Tremblay

Non, c'est assez! Trop c'est trop!

La crise économique, la crise des valeurs morales, la crise de la famille, la crise du pétrole, la crise du capitalisme occidental, la crise de la gauche européenne, la crise du syndicalisme, la crise de la fédération canadienne, sans compter le spectre de la crise de '29 et cette troisième guerre mondiale appréhendée! Et ma crise de foie, alors? Ras-le-bol, la crise!

• Sous prétexte que LES crises se multiplient jusqu'à devenir LA crise, il faudrait que nous aussi, les femmes, commençons à trembler, laissons nos jobs et rentrions dans nos cuisines cultiver nos enfants, nos maris et/ou nos manies en laissant à d'autres (comme par hasard des mâles) le soin de harnacher l'Histoire, comme dans les années trente?... Non! Cette fois, nous ne marchons plus. Il faut éviter le panneau de la Crise, empêcher l'histoire de bégayer et pour cela, détourner la Crise à notre profit, l'enfourcher, en faire notre cheval de Troie. Au lieu de combattre la Crise, il faut l'apprivoiser. Car après

tout, de la Crise surgiront peut-être les « conditions objectives de la révolution féministe ». Encore faut-il que la confusion soit totale, et la Crise permanente. C'est là notre premier objectif. Comment le réaliser?

Devant l'échec des stratégies syndicales et politiques traditionnelles de négociation ou de confrontation (grèves, lois spéciales; manifestations, répression; conférences fédérales-provinciales, référendum; livre blanc, livre beige...) nous optons plutôt pour l'infiltration, c'est-à-dire l'éducation populaire, l'action subliminale et prioritairement, pour le changement du langage-support-des-valeurs. A l'avenir nous interchangerons simplement mais systématiquement les mots CRISE et VIE, de façon à imposer au subconscient collectif l'analogie entre les deux mots, donc entre les deux réalités, de toute façon très rapprochées. Quelle différence entre la vie quotidienne et la crise quotidienne? Entre la crise du couple et la vie du couple? Entre la vie ouvrière et la crise ouvrière (voir lexicque)? Omniprésente dans le langage, la Crise deviendra la vie elle-même. Nous donnerons signe de

crise partout, regroupées dans un vaste front de « synonymisation » crise-vie, appelé MOUVEMENT PRO-CRISE. Des organisations spécialisées s'occuperont à plus court terme du renforcement réel de la crise. Nous les avons conçues à partir de modèles ayant déjà largement fait leurs preuves :

1 «le CRISISME, nouvelle religion monothéiste dont le fondement doctrinal s'énonce ainsi : « la Crise est parfaite. Elle sait tout. Elle voit tout. Elle contrôle nos vies, nous Lui appartenons et l'ordre Lui déplaît. La crise possède tous les caractères de la divinité donc Elle est Dieu. » Slogans de ses adeptes, les cristiques : « la Crise existe, Je L'ai rencontrée », « la Crise est l'opium du peuple », « la Crise est belle, ainsi soit-Elle! » « plus près de Toi, la Crise », le Christ est mort, vive la Crise », etc...

2* la S.A.C. ou Société d'Accélération de la Crise : société multinationale monopolistique à profits illimités qui vendra la crise au plus offrant, par tous les moyens; par exemple, en imposant sur le marché les vêtements de la Crise, la musique de la Crise, la cuisine de la Crise, bref, la mode de la Crise, jusqu'à l'assurance-Crise elle-même!

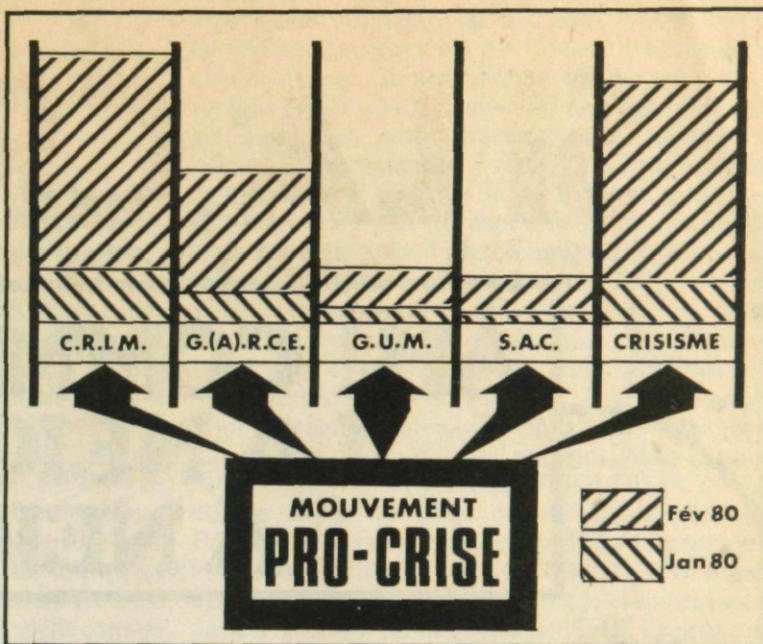
3* le G.U.M., pour Grévistes Unifiés du Monde : un nouveau syndicat International ne

* forces armées de la crise..

réunissant que les travailleurs en grève contribuera au renforcement de la Crise, à l'intérieur des structures syndicales existantes, en devenant bientôt le syndicat majoritaire grâce au maraudage et à la multiplication planifiée de conflits de travail et de grèves Interminables.

4*le G.A.R.C.E. ou Groupe Armé de Renforcement de la Crise Endémique sera l'aile révolutionnaire du Mouvement Pro-Crise. Inscrit dans le grand mouvement terroriste international (Salut camarades!), le GARCE visera :

a) à détruire tout ce qui recèle encore des restes d'espoir : banque de sperme, Club Optimiste, ONU, FMI, CEE, UNESCO, UNICEF, etc...



ÉTAT DES FORCES DE LA CRISE ; au 29 février 1980, d'après des sondages effectués clandestinement par la Crise en Rose, les futures militantes se répartissent ainsi que le graphique l'indique. Les faibles niveaux de la S.A.C. et du G.U.M. s'expliquent par l'importance des capitaux nécessaires à la mise en marche de ces stratégies.

Lexique

Ne dites pas : la vie devant soi, la vie culturelle, la vie du couple mais dites plutôt : la crise devant soi, la crise culturelle, la crise du couple.

Dites par conséquent la crise rêvée, attentat à la crise d'un autre, jamais de la crise, une crise de chien, la prison à crise, la qualité de la crise, la bourse ou la crise...

Ne dites pas non plus : la crise du pétrole, la crise économique, le couple et l'adolescence en crise, mais dites : la vie du pétrole, la vie économique, le couple et l'adolescence en vie et selon le même principe : la vie monétaire, une vie de nerfs, de belles viesentèmes, la vie d'octobre, état de vie etc...

De plus, ajoutez toujours « de crise » ou « en crise » aux mots « états », « institutions », etc..., exemples : les États-de-crise-Unis d'Amérique, le Gouvernement en crise du Canada, etc...

Enfin, accolez le mot crise à des réalités agréables, et ne dites plus « // fait beau en criss et je t'aime » mais « il fait beau en crise et je t'aime en crise ! »

b) à susciter des affrontements frontaliers et des guerres, si possible mondiales, par exemple en bombardant des pays neutres comme la Suisse, intolérable symbole de l'Ordre et du privilège, ou en s'attaquant aux femmes et aux enfants d'abord, puis aux civils de tous les camps, à tort et à travers, pour accroître encore la confusion idéale.

5*le C.R.I.M. ou Cellule de Renversement de l'Identité Masculine : spécialisé dans les techniques du corps à corps, ce « Commando Lysistrata » mettra la guérilla psychologique au service de la Cause, en luttant sur tous les fronts, même dégarnis, horizontaux ou verticaux.

Tous ces groupes, armé ou pacifique, politique ou religieux, sont évidemment réservés aux femmes. De plus, nous attendons des lectrices de la Crise en Rose qu'elles participent à l'infrastructure du renforcement de la Crise en Indiquant par retour du courrier leur choix de l'une ou l'autre formule, du commando à la

religion en passant par le syndicalisme, de gauche à droite, selon qu'elles sont plus ou moins radicales. (Où vous situez-vous sur notre échiquier?)

RECRUTEMENT

Si la Crise vous intéresse, soeurs-camarades, n'hésitez plus. La Tante Edith a besoin de vous. Ne remplir qu'une seule case :

- CRISISME •
- S.A.C. •
- G.U.M. •
- G.A.R.C.E. •
- C.R.I.M. •

Et pour appuyer le mouvement PRO-CRISE faites parvenir vos dons à « LA VIE EN ROSE enr. » temporairement dépositaire des fonds de la Crise.
LA VIE EN ROSE
4329 Henri-Julien
Montréal

Nom :
Adresse :
Code postal :

AH ! COMME LA NEIGE, A NEIGÉ...

Une nouvelle inédite

par Yolande Villemaire

On est en train de consulter le oui-ja, Rose et moi, pour savoir comment elle va appeler son bébé. Lotte dit qu'elle devrait l'appeler Biaise si c'est une fille et Nathalie si c'est un garçon ; ça serait déconcertant qu'elle dit. Solange dit qu'elle est en train d'écrire à Gabrielle et qu'on dérange sa concentration. Coudonc, me semble que tu lui as écrit hier? dit Lotte. Hum, hum dit Solange en mâchant son crayon. C'est de l'infatuation ! dit Lotte. Tu devrais écrire un tome deux à LA VIE EN PROSE au lieu d'écrire des tonnes de lettres à Gabrielle. Ché ben dit Solange, c'est une passe. Lotte dit qu'Y a une psychologue américaine qui a inventé un nouveau mot pour cette maladie-là. *Limerence* : ça veut dire amoureux-niaisêux dit Lotte à Solange qui sourit béatement à son papier à lettres. Taisez-vous donc un peu dit Rose, j'essaie de taper une source d'énergie pour trouver le bon nom. Nane suggère qu'on entre en contact avec Rael. Y est pas à Varsovie, lui ? demande Lotte. Ça fait rien ça dit Nane, ça peut marcher même de loin. On dit qu'on n'a pas besoin de son ostie de gourou anyway. Ça sonne à la porte.

C'est Zabelle. En larmes parce que c'est la troisième guerre mondiale et que, crime, elle a pas de temps à perdre à faire la guerre ! Nane la prend par le cou, dit : ben voyons ma belle, si la guerre éclate, on a rien qu'à se suicider. On fait un pacte o.k. ? On se laissera pas faire de même, c'est certain ! Zabelle rit, ravale ses larmes, dit : ouen, o.k. Pis on va leur écrire une grande grande lettre pour dire que c'est parce qu'y écoeurent hein ? Rose donne un coup de poing sur la planchette de oui-ja qui revole

à l'autre bout de la pièce, dit qu'elle espère que Biaise-Nathalie va être moins freak que nous-autres, que c'est pas bon pour un foetus d'entendre pareilles niaiseries et qu'elle rentre se coucher. Nane dit que franchement là, Rose elle était pas mal moins fatigante quand elle se contentait d'écrire des romans au lieu de se mêler de faire des bébés...

Une fois Rose partie, je m'ennuie. Lotte et Vava jouent au backgammon, Solange écrit, Nane lit par-dessus son épaule. Yvelle, debout devant la fenêtre, regarde la pluie tomber. Le téléphone sonne. Vava bondit. D'après ses miaulements, c'est Alexandre. Va falloir filer... Ben non dit Vava, vous pouvez rester. On dit ouen, on sait ça... Nane dit qu'elle est trop jeune pour voir ça, que ça lui tombe sur le coeur de voir quelqu'une en amour par-dessus la tête comme ça. Toi, tu peux ben parler dit Vava... Nane dit qu'au moins, elle, c'est mystique. Que c'est pas une affaire de cul. Vava dit qu'elle montera pas sur ses grands chevaux pour ça mais qu'elle tient à déclarer qu'elle ne connaît rien de plus beau que l'amour sexuel, que c'est une capsule neurologique dans l'hémisphère du silence, Lexa et elle, et qu'elle se crisse de ce qu'on en pense. Mais que c'est pas une raison pour s'en aller tout de suite.

Yvelle vient s'asseoir à côté de moi, sur le tapis. Dit que c'est étrange cette pluie, cette douceur du temps, en janvier. Je dis que oui, c'est étrange. Qu'il paraît que ça fait un siècle que ça n'est pas arrivé. Et, c'est peut-être de l'avoir nommée, il y a, tout à coup, **une** sorte de douceur étrange dans l'air. Solange nous observe, Yvelle et moi. Quand elle s'aperçoit que je la regarde aussi, elle pétille de rire et récite, l'air tragique :

« Ah ! comme la neige a neigé !
Ma vitre est un jardin de givre.
Ah ! comme la neige a neigé !
Qu'est-ce que le spasme de vivre
A la douleur que j'ai, que j'ai ! »

« Tous les étangs gisent gelés/ Mon âme est noire : Où vis-je? Où vais-je? » enchaîne Yvelle, tout doucement. Et elles récitent *Soir d'hiver* tout au long jusqu'à « ... tout l'ennui que j'ai, que j'ai !... » Zabelle soupire. Debout devant la fenêtre, Lotte regarde la pluie tomber. Je dis que c'est pas des tempêtes de neige qu'on a cette année, c'est des tempêtes mentales... Hum, hum dit Solange qui a recommencé à écrire. Dans la cuisine, Nane et Vava préparent du café en chantonnant. Zabelle dit que c'est triste d'avoir vingt ans en 1980. Je dis que quand j'ai eu vingt ans, moi, c'était les événements d'octobre et que les horreurs de la guerre c'était surtout de n'y comprendre rien. Yvelle dit qu'en 1970, elle, elle a pris l'avion pour la première fois. Montréal-Madrid, dit-elle. Je m'en rappelle comme si c'était hier. Y faisait très très humide. Mon frère avait organisé un party dans la cour pour mon départ mais je voulais pas partir, j'avais trop peur. Je buvais du gin tonic assise dans le gazon, l'eau me coulait dans le dos. J'avais mes hot pants en corduroy rose, je m'en rappelle. Aié ! on oserait pas porter ça astheure ! Ma mère était venue me reconduire à Dorval, c'était à Dorval dans ce temps-là. Ah oui? dit Zabelle, plus polie qu'intriguée.

La première fois de toutes, j'ai même pas eu peur dit Zabelle. J'étais tellement contente de partir ! C'est dans le petit avion entre Tanger et Madrid, le même été, que la peur m'est tombé dessus. Ça volait ben bas mais y avait pas de roches d'air et le ciel était bleu au-dessus du roc de Gibraltar. Ché pas ce qui fait que j'ai commencé à avoir peur, mais je me rappellerai toujours la seconde où ça a commencé. J'étais assise à côté du hublot, en train de lire *DESTINATION INCONNUE* d'Agatha Christie. Ça se passait au Maroc, à Fez, à Tétouan, à Marrakech, dans toutes les places que j'avais vues pendant un mois. Tout d'un coup, j'ai pus être capable de lire. Je voulais pas être en train de lire quand l'avion tomberait. C'était, je pense, le 9 août 1970, vers dix heures du matin. A partir de ce jour-là, j'ai eu peur, tout le temps, dans tous les avions.

C'est drôle le peur hein, dit Nane. Moi, y m'est arrivé une ben ben drôle d'affaire avec la peur... Dans tous les avions répète Yvelle. La pire fois, c'était sur Olympic Airways entre la Crète et Athènes en août 1971. On survolait les Cyclades. Au bout de trois quarts d'heure, l'avion se met à piquer du nez. Ça doit être à ce moment-là, que j'ai retrouvé la foi dit Yvelle en s'allumant une cigarette. J'ai fait mes prières, sûre d'y laisser ma peau. On était tout simplement rendus à l'aéroport

d'Athènes... Y auraient pu l'annoncer ! Mais j'haïs autant TAP, Iberia, Air Canada et Air Tunis qu'Olympic Airways. Pis Air France ! Aie ? le pilote se prenait pour un acrobate ou ché pas quoi mais toujours est-il que la Caravelle cabriolait dans les airs pour que notre charter puisse admirer les Alpes ! Heureusement, c'était l'époque où je commençais à tâter de la méditation transcendantale et je me suis vite dépêchée de me mettre *off*. J'ai longtemps rêvé d'une compagnie aérienne qui me congèlerait avant le décollage pour me décongeler seulement après l'atterrissage ! Oh, mais non, mais le pire, c'est pas ça. Le pire, c'est Nassau-Montréal y a deux ans, au beau milieu du plus bel orage électrique panoramique ! Tout le monde avait tellement peur que je me rendais quasiment pas compte de ma mienne, ma peur. Mais le plus drôle, c'est quand j'ai ouvert *FEAR OF FLYING* d'Erica Jong, au cours du vol Vancouver-San Francisco, l'été des Olympiques. C'est Solange qui m'en avait parlé, hein Solange? Solange fait hum, hum, dit que c'est Caria qui l'avait lu et qui en avait parlé à Nane qui lui en avait parlé à elle. En tout cas dit Yvelle. Je l'avais acheté pendant le transit à l'aéroport de Vancouver, sans même me rendre compte que le complexe d'Icare n'était pas que symbolique. J'ai lu les trois premières phrases, le temps de catcher qu'Isadora Wing était en avion elle aussi ; j'ai refermé le livre aussi sec, sûre qu'avec une coïncidence pareille l'avion allait crasher. En plus, cette fois-là, c'était le 13 juillet et j'étais dans la rangée 13... Mais trop, c'est trop. Je me suis dit que j'avais pus rien à faire : San Francisco pouvait aussi bien disparaître dans la faille San Andreas avant que l'avion ne crashe. Faque, so what?

J'en arrive au fait dit Yvelle, devant nos mines éberluées. Cette logorrhée subite nous étonne. Lotte et Vava se sont approchées. Qu'est-ce qui lui arrive à Yvelle? C'est bien la première fois qu'on l'entend parler d'elle !

Eh bien, voilà, dit Yvelle. Le 20 décembre 1979, je n'ai plus eu peur. Comme ça ! Comme c'était venu. Complètement plus peur ! J'ai même survolé Concepcion del Oro dans la cabine de pilotage, éblouie par la beauté bleue de la sierra madre vers dix heures du matin. Mais c'était une non-peur version 1979, une absence. Le 3 janvier 1980, dit Yvelle, solennelle, j'ai vu ce qu'on voit quand on a traversé la peur. Le visage collé contre le hublot d'un DC-8 se préparant à atterrir à Mirabel, je cherchais le blanc. C'était la pleine lune. Je revenais à Montréal en janvier et il n'y avait pas de blanc ! Que du noir. Au-dessus de Montréal, le noir était troué de mille feux. Mais pas de blanc. Ah ! comme la neige a neigé dans ma tête à cet instant-là ! Et, dans une douceur indescriptible, le DC-8 s'approchait de la terre. Montréal, du haut des airs, avait l'air d'un ovni. C'était une ville-lumière qui tournait dans le cosmos mais c'était sur la terre et elle était réelle.

Montréal, 23 janvier 1980



LE THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL DES FEMMES

présente

PARCE QUE C'EST LA NUIT...
(spectacle à partir de l'adolescence)

conçu, réalisé et joué par : Chantai Beaupré,
Markita Boies, Louise Laprade et Nicole Lecavalier
conçu, réalisé et dirigé par : Leo Munger

du 28 février au 29 mars, à 21 heures.
Relâche : dimanche et lundi. Prix : \$ 3

FESTIVAL DES CRÉATIONS DE FEMMES

Cet événement réunira des créations théâtrales, des lectures de textes et des ateliers-rencontres faits par des femmes de différentes tendances, dans le but de faire se rencontrer les créatrices qui oeuvrent à l'expression d'une identité et d'une culture des femmes d'ici, et d'échanger les connaissances qu'elles ont tirées de leurs expériences spécifiques. À SUIVRE...

du 20 mai au 3 juin.

Le théâtre expérimental des femmes
320 est, rue Notre-Dame, Montréal
(514) 879-1306



« autrement vues »

Des femmes « Autrement Vues »
par des femmes.

Du 7 au 15 mars 1980, des expositions de photographies faites par des femmes se tiendront simultanément dans une dizaine de cafés-restaurants de Montréal (Centrelles, Entretiens, Le Café de la Librairie des femmes, le Café, etc.)

Du 4 au 24 mars : Marie Savard présente « La Jaserie » au Conventum avec Claire St-Aubin et Marie Trudeau. Sur les murs : « Ras le bol » les images de Marie Boudreau et Suzanne Girard.

La journée d'une huitmartienne

par Chantal Sauriol

C'est pas donné à tout le monde d'avoir le culte des anniversaires. Pas plus que celui de la Fête Nationale ou celui de la mort de mon père, je n'ai le goût de me recueillir, à date fixe, pour remuer le passé et m'attendrir sur icelui. Alors, le 8 mars, pas plus qu'un autre jour, je ne m'attarderai sur la douloureuse origine de cette fête, même si j'ai beaucoup plus que de la sympathie pour ces travailleuses en grève qui ont marché, à New York (1857) et dont les revendications d'alors ressemblaient malheureusement trop aux nôtres. Que voulez-vous, quand on a 3 soeurs, autant de belles-soeurs, une mère qui ne s'assagit pas et des amies plus-que-soeurs, la sororité est un mot et un concept que l'on abandonne aux néophytes de l'amitié féminine. Ce n'est pas avec le dernier rapport du CSF que j'ai appris que j'avais besoin de mes amies de filles, que ce soit pour ne montrer qu'à elles mon nez rouge et gonflé des dépôts amoureux ou pour partager la fébrilité et l'angoisse de la veille des grands soirs. Ou encore (ça c'est méchant, j'avoue, mais souverain pour le moral) pour se rouler par terre — de rire — à

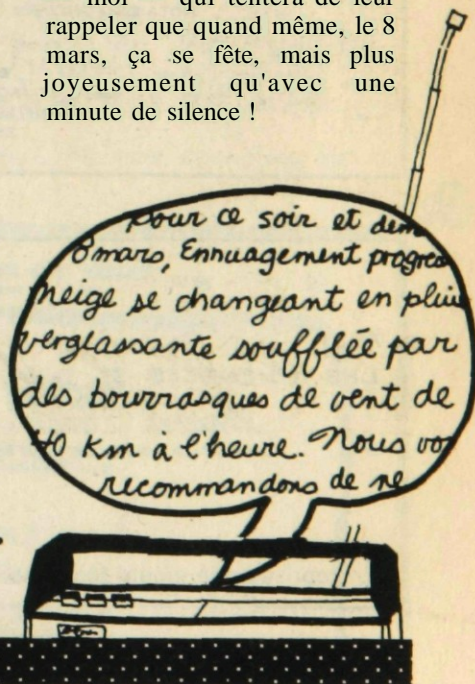
l'évocation de la dernière bourde d'un ex.

Et puis zut pour les célébrations ! rien ne suscite l'ennui comme l'obligation de se réjouir ou de se remémorer à périodes bien déterminées : l'année de la femme, l'année de l'enfant, la semaine des incendies, la semaine de la jeunesse, la journée des secrétaires, la Fête des Mères, la Saint-Patrick, la Saint-Valentin, le timbre de Noël, la semaine de l'énergie, la semaine des bénévoles, la journée anti-tabac, avec tout ça on remplit un calendrier, mais on éteint à coup sûr toute étincelle d'esprit de réjouissance.

Si on privilégie une forme de célébration, disons, plus austère, il reste les manifs. Là aussi, la saturation menace. Parlez-en à une « old timer » de la marche cadencée aux slogans vindicatifs : j'ai manifesté contre le Bill 63, contre Murray Hill, pour les Postiers, contre la hausse des tarifs du Métro, pour le SEUQAM, le SPUQ, le SCCUQ*, contre l'Hydro, pour la Presse, contre l'Iran, pour Québec-Chili, contre Pro-Vie, pour l'avortement, contre les Centrales nucléaires, pour les garderies, pour les gais.

pour le Front Commun, contre la taxe d'eau, pour le 1er mai et bien sûr le 8 mars. À part le bénéfique exercice de la marche, je n'ai plus le feu sacré de la militante qui y trouve l'occasion d'alimenter ses réflexions, critiques et autocritiques, individuelles et de groupe. Désormais, dans les manifs, je m'ennuie et j'attrape le rhume.

Le 8 mars 1980, comme c'est un samedi, on ira déjeuner, à 2 ou à 7. Je prouverai une fois de plus à mes amies que je leur suis inconventionnelle. Et elles taquineront sans doute « la voix politique » — moi — qui tentera de leur rappeler que quand même, le 8 mars, ça se fête, mais plus joyeusement qu'avec une minute de silence !



• **SEUQUAM** : syndical des employés de l'Université du Québec à Montréal.

SPUQ : syndicat des professeurs de l'Université du Québec:

SCCUQ : syndical des chargés de cours de l'Université du Québec.

N.B. Et pour tous ceux et celles que les grands rassemblements réchauffent et qui prennent plaisir aux retrouvailles à cent ou à mille, voici quelques activités à inscrire à votre agenda de la Journée Internationale des femmes.

Vendredi soir, le 7 mars, manifestation dans les rues de Québec et de Montréal, organisée conjointement par les comités de condition féminine CSN-CEQ. À Montréal, ce soir-là, on nous

annonce un vent de folie (espérons qu'il fera chaud). Précédent inédit au Québec, une « Escouade de la couleur » rassemblera sous ses bannières multicolores toutes celles qui ont l'habitude de joindre le cortège des groupes autonomes de femmes. Apportez vos instruments de musique et vos instruments de cuisine ! Et vos atours les plus fous, fous, fous...

Toujours à Montréal, samedi le 8, la fête se poursuit. La CSN et la

CEQ vous invite à une sorte d'happening, "un midi à minuit" au Pavillon Judith Jasmin de l'UQAM. Kiosques thématiques, expositions d'arts visuels, foire du livre féministe, débats, films, activités pour enfants. De tout pour tous.

Enfin, en soirée, il y aura un spectacle organisé par le Syndicat de la Musique et coordonné par Odette Gagnon suivi d'une soirée dansante.

La vie en rose

Au Bois Dormant

objets
et meubles en pin • solange st-amour
tél. 527 • 0585



DOMICILE
2132 EST, RACHEL
MONTREAL H2H 1P9
523-9714

SYLVIE BEAUPRÉ
NOTAIRE - NOTARY

BUREAU
276 ST-JACQUES, SUITE 414
MONTREAL H2Y 1N3
284-0793

Hélène Bélanger, d.c.

Docteur en Chiropratique

SUITE 900
407 ST-LAURENT
MONTREAL, P. QUÉ.
MÉTRO PLACE D'ARMES

SUR RENDEZ-VOUS
871-8520

13124 ANCOURT
PIERREFONDS, QUE.
H8Z 1R4

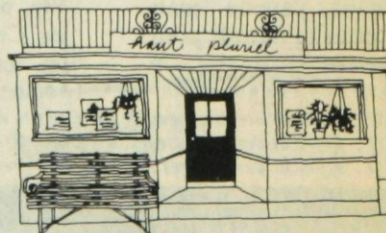
LES IMMEUBLES

Andrée Neveu Inc.
COURTIER - REAL ESTATE BROKER

ANDRÉE NEVEU

626-2207

Entreprise entièrement féminine



Café
Haut Pluriel
935 Duluth, est
Montréal

522-8219

FLEURISTE PIERRE LARUE
OUVERT TOUS LES JOURS DE 9 À 20 HEURES

288-8038

4008 ST-DENIS
MONTREAL H2W 2M2



« IL N'Y A PAS LIEU MADAME... »

Le récit d'une femme de 37 ans qui désire un enfant et qui raconte sa grossesse. Enfin un témoignage qui parle de la fabrication d'un enfant dans toutes ses nuances et ses questions. C'est aussi un témoignage qui dénonce la duperie dont sont victimes les femmes qui mettent aveuglément leur confiance et leur sort dans les mains de certains médecins... Malgré le drame, une attachante remontée du seuil du désespoir vers la lumière et la joie.

13,5 cm x 21 cm
84 pages
L'exemplaire : 4 00

64

À MA MÈRE, À MA MÈRE, À MA VOISINE.

Un théâtre qui, « à partir de l'image toujours mythique de la mère, fait appel à notre condition de femmes. Impossible de ne pas se retrouver quelque part entre la mère, la folle et la petite fille, entre la peur, l'aliénation, la rage, l'oppression toute nue de son sexe. L'importance particulière de ce show est qu'il ose mettre un nom à toutes ces émotions clandestines. » Pol Pelletier. *Trac Femme*, p. 71

20 x 20 cm
L'exemplaire 7.00
P⁸es

SI CENDRILLON POUVAIT MOURIR

Des femmes de Thetford Mines décident de parler publiquement d'elles-mêmes et mettent en scène des tableaux qui illustrent de façon réaliste comment de mères en filles, nous apprenons et vivons la peur, la soumission, le conformisme dans l'attente de princes dont la venue ne garantit aucunement notre libération,

20 x 20 cm
80 pages
L'exemplaire : 7.00



les éditions du remue-ménage Casier postal 607, succursale C, Montréal, Code postal : H2L 4L5

«ma tante» Edith a besoin de vous



Si la Vie en rose vous intéresse

1. Adressez vos contributions à :

LA VIE EN ROSE ENR.
aux bons soins du Temps Fou
4329 rue Henri-Julien
Montréal H2W 2K7



2. Abonnez-vous au Temps Fou*

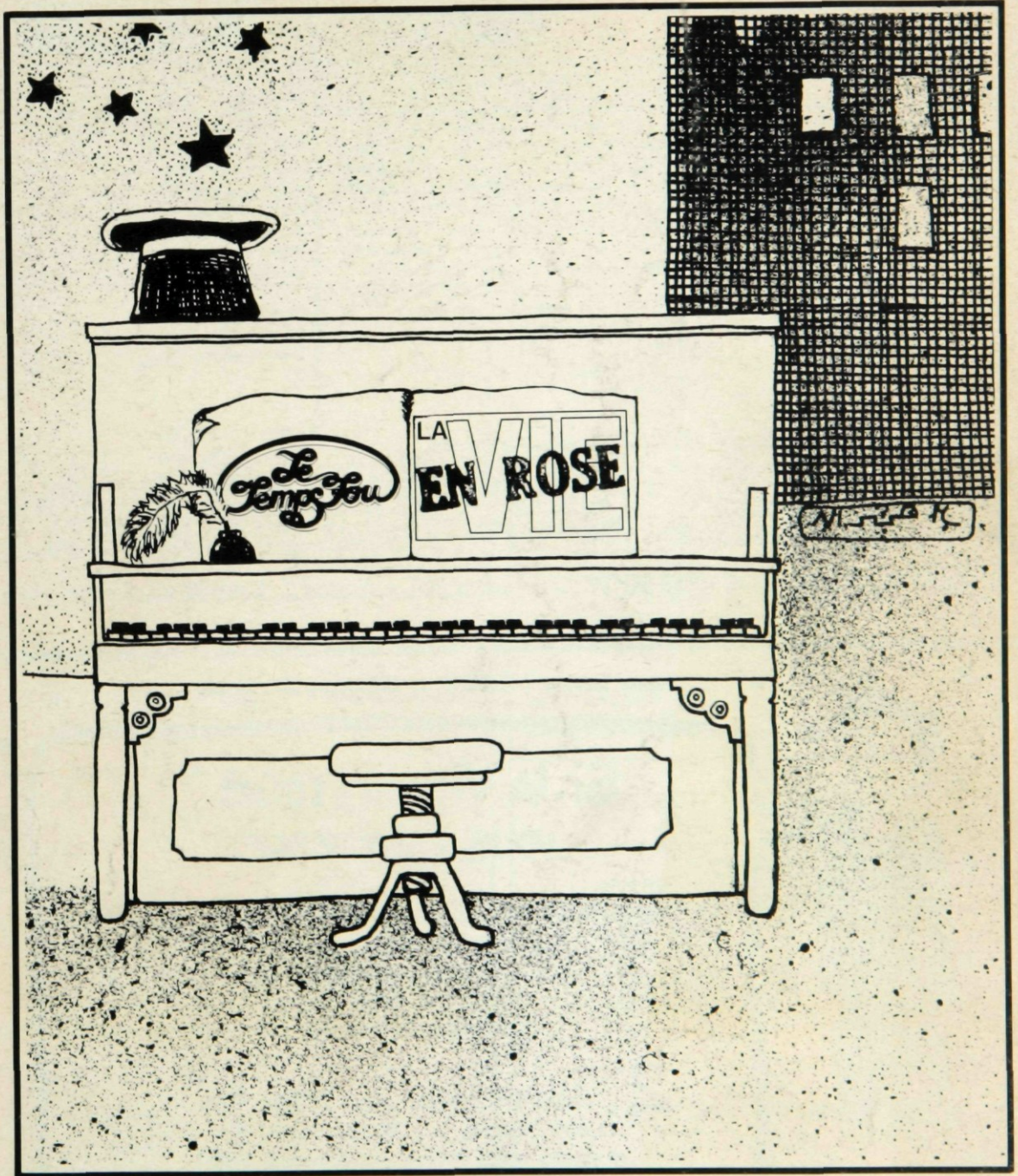
NOUS SERONS AU ♥ DU SUJET !
* faites votre chèque ou mandat-poste
à l'ordre du T.F. ou du C.R.I.S.
\$6.00 (abonnement régulier)



nous comptons sur vos propres moyens

Le 19 avril, Le Temps Fou et La Vie en Rose organisent une :

FÊTE EN BLANC



1,000 billets en vente
au local du Temps Fou,
4329 Henri-Julien, Mtl.
Tél.: 842-7420

La fête aura lieu à 20 h.
au sous-sol de l'église St-Edouard
(métro Beaubien)
Service de garderie

Prix d'entrée: \$4.50